

**Annales
de
Phénoménologie**

Annales de Phénoménologie

Directeur de la publication : Marc RICHIR

Secrétaire de Rédaction et commandes :

France GRENIER-RICHIR

669 chemin des Bellonis

Les Bonsjeans par les Baux

F 84410 Bedoin (France)

e-mail : france.grenier-richir@wanadoo.fr

Comité de rédaction : Marc RICHIR (dir.), Pierre KERSZBERG, Patrice LORAUX, Guy VAN KERCKHOVEN

Revue éditée par l'Association pour la promotion de la Phénoménologie.

Siège social et secrétariat :

Gérard BORDÉ

14 rue Le Mattre

F-80000-Amiens (France)

ISSN : 1632-0808

ISBN : 978-2-916484-12-9

Prix de vente au numéro : 20 €

Abonnement pour deux numéros :

France et Union Européenne (frais d'envoi inclus) 40 €

Hors Union Européenne (frais d'envoi inclus) 45 €

**Annales
de
Phénoménologie**

2015

À PARAÎTRE :

Georgy CHERNAVIN, *L'incompréhensibilité de ce qui va de soi chez
Husserl et Fink*

Sacha CARLSON, *Théâtralité et phénoménalité*

Eugen FINK, *Éléments pour une critique de Husserl* (1940)

Florian Forestier, *La continuité de soi et la discontinuité temporelle*

*Les manuscrits peuvent être envoyés au Secrétariat de Rédaction.
La Revue n'en est pas responsable.*

SOMMAIRE

<i>Sur l'intermédiation</i>	7
RICARDO SÁNCHEZ ORTIZ DE URBINA	
<i>Le concept finkien d'Aufhebung</i>	37
STÉPHANE FINETTI	
<i>Phénoménalité pure et démultiplication de la concrescence</i>	57
PABLO POSADA	
<i>L'architectonique flexible de la phénoménologie</i>	97
GEORGY CHERNAVIN	
<i>Quatre essais sur l'origine transcendantale des phénomènes</i>	121
MARC RICHIR	
<i>De la cont(r)actibilité. Exercices d'agilité phénoménologique</i>	195
ROBERT ALEXANDER	
<i>Considérations sur l'inconscient phénoménologique</i>	205
ALEXANDER SCHNELL	
<i>« Constructions » spéculatives et « constructions » phénoménologiques dans l'espace de la psychothérapie</i>	221
JOËLLE MESNIL	
<i>Idéal et Verstiegheit dans la psychose</i>	277
TETSUO SAWADA	
<i>De la connaissance philosophique</i>	297
FLORIAN FORESTIER	
<i>Pour une description phénoménologique des poèmes (II)</i>	317
JÜRGEN TRINKS	
<i>Notes sur poésie et philosophie</i>	331
SARA PAIN	

<i>Problèmes de la lyrique et autres essais</i>	337
ANTONIO MACHADO (Textes présentés par Fernando Comella et traduits par Fernando Comella et Pablo Posada)	
<i>Sur l'anthropologie de la musique</i>	355
HELMUTH PLESSNER (traduit et introduit par Patrick Lang)	

Phénoménalité pure et démultiplication de la concrescence

Sur le dessein de la réduction méréologique

PABLO POSADA

1. RÉDUCTION MÉRÉOLOGIQUE ET RÉDUCTIONS PHÉNOMÉNOLOGIQUES

Le présent travail se situe dans un cadre de recherche plus large¹ dont il convient de fournir les linéaments fondamentaux afin d'aider à l'intelligibilité générale de ce texte et de permettre au lecteur de mieux en cerner l'intention et la portée. Le projet général de recherche qui animait nos travaux antérieurs publiés dans *Annales de Phénoménologie* et qui préside aussi aux pages qui suivent se situe à la croisée de la méréologie et de la théorie de la réduction phénoménologique. Ainsi, prenant en vue ce doublet, à première vue assez surprenant, et qui débouchera sur un troisième terme (sur ce que nous avons appelé « réduction méréologique »²) nous soutenons :

1) Qu'il existe un couplage entre les différents types d'*epochè* ou suspension et le champ de concrétudes auquel, chaque fois, lesdites suspension re(con)duisent. C'est là notre pari « herméneutique » de base.

1. Ce qui explique les renvois à d'autres travaux que nous avons menés jusqu'ici et qui permettent de mieux encadrer les lignes qui suivent. Je m'en excuse d'avance et m'en explique d'emblée : ces autoréférences, loin d'être un quelconque motif de fierté, sont plutôt tout le contraire. Elles trahissent un aveu d'impuissance et sont bien plus la marque de la détresse prédisant tant bien que mal à une recherche encore en cours. Par ailleurs, indiquons d'emblée que les citations de Husserl (appartenant à la *III^e Recherche Logique* et à *Ideen I*) seront suivies de l'indication du tome des *Husserliana* (dans ce cas, respectivement Hua XIX/1 et Hua III/1) et du numéro de page de l'édition allemande. Nous citerons chaque fois la traduction française en indiquant, après la référence aux *Husserliana*, la page correspondante, précédée par « tr. fr. ». Pour les citations de Husserl en français concernant la *III^e Recherche* : Edmund Husserl, *Recherches Logiques, Tome 2, Deuxième Partie. Recherches pour la phénoménologie et la théorie de la connaissance. Recherches III, IV et V*. Traduit de l'allemand par Hubert Elie, Arion L. Kelkel et René Schérer. PUF, Paris, 1969⁵. Pour les citations en français contenues dans *Ideen I* : Edmund Husserl, *Idées directrices pour une phénoménologie et une philosophie phénoménologique pures. Tome premier : Introduction générale à la phénoménologie pure*. Traduit de l'allemand par Paul Ricœur. Gallimard, Paris, 1950.

2. Cf. notre article « Introduction à la réduction méréologique », in *Annales de Phénoménologie* n°12, Amiens, 2013.

2) Que la théorie des tous et des parties développée par Husserl lors de sa *III^e Recherche Logique*, et pour autant qu'elle porte *formellement* sur le concret, constitue un outil d'analyse précieux. Tel est notre pari « heuristique » ; pari sur lequel il nous faudra revenir et dont il conviendra d'interroger la légitimité et surtout l'opportunité. En effet, nous pensons que la méréologie représente un outil remarquable pour traiter non seulement de la phénoménologie en général (pour autant qu'on y a affaire à des concrétudes), mais aussi de la réduction en particulier (pour autant qu'elle s'attache à phénoménaliser ces concrétudes). Nous nous situons, ici, à l'écart des interprétations de la méréologie qui n'y voient qu'un usage ontologique. Or, dès lors que l'on comprend la réduction phénoménologique comme un faire concrétisant³, la méréologie peut aussi en donner de précieux éclaircissements. La condition est alors de ne pas confiner la méréologie au territoire de l'analyse ontologique, mais d'en élargir l'usage : tant du côté de la théorie transcendantale de la méthode (en un usage architectonique de la méréologie), que du côté de la théorie transcendantale des éléments (en un usage proprement phénoménologique et non ontologique, c'est-à-dire, en un usage qui brasse des concrétudes ou rien que parties *non ontologiques* et pourtant « *méréologisables* » car scandées et aimantées selon des rigoureux rapports de concrescence).

3) Que quelque chose comme une « réduction méréologique » se situe au cœur de l'opérativité phénoménologique. En effet, si la profondeur des concrétudes tient, en un sens, à la radicalité de la suspension mise en place, ce couplage entre *epochè* et réduction *ne se fait pas n'importe comment*. C'est justement ici qu'intervient ce que nous appelons « réduction méréologique ». En effet, le déploiement de la concrescence, la libération progressive de son jeu subtil et pourtant indéfectible, correspond, plus précisément, à la façon dont, chaque fois, la réduction méréologique innerve *formellement* les différentes formes *concrètes* de réduction et arrive à s'y faire un espace. Sorte de dessein *formel* se frayant *chaque fois* un chemin au sein des cas *concrets* de réduction, la réduction méréologique est, à notre avis, au cœur du sens profond de la pratique phénoménologique. Au demeurant, il nous a paru important d'explicitier certains des principes implicites qui animent la réduction méréologique afin d'en éclairer les « fondamentaux » et, ainsi, de mieux approcher son fonctionnement.

3. Cf. notre article « Prises à parties : remarques sur la kinesthèse phénoménologisante », in *Annales de Phénoménologie* n° 13, Amiens, 2014.

2. QUELQUES PRINCIPES DE LA RÉDUCTION MÉRÉOLOGIQUE

2.1. Sur l'usage et la portée des concepts ontologico-formels en phénoménologie

Husserl entame le chapitre premier de sa *III^e Recherche Logique* avec quelques propositions qui surprennent d'abord par leur laconisme mais surtout par leur apparent dogmatisme. Ainsi, dès les premières lignes de ce premier chapitre nous lisons :

Tout objet est une partie réelle ou possible, c'est-à-dire qu'il y a des tous réels ou possibles qui l'incluent. (Hua XIX/1, 229. tr. fr. p. 7).

Or ces propositions ontologico-formelles peuvent aussi valoir – c'est ce que nous essayerons de montrer – comme principes de ce que nous nommons « réduction méréologique ». Elles affichent, certes, une universalité que d'aucuns pourraient trouver violente, éprise de l'*hybris* rationaliste, voire objectivante, dont on aura souvent affublé la phénoménologie de Husserl. Nous pensons, toutefois, que ce verdict est injuste et qu'il relève d'une compréhension erronée du sens de l'ontologie formelle (et, partant, de sa différence radicale avec l'ontologie matérielle). Une interprétation platement ontologique du propos cité le rend foncièrement *réducteur* ou limitatif et ce, justement, en vertu de la prétendue *universalité* de sa portée.

Cette universalité, on le sait, est véhiculée par l'ontologie formelle elle-même. Or la 1^{re} section des *Ideen I* nous apprend à faire la différence entre plusieurs types d'« universalité » et de « nécessité ». L'universalité inhérente aux nécessités d'essence propres aux ontologies matérielles (la version husserlienne du synthétique *a priori*) ne se recoupe pas avec l'universalité des lois logiques vides conformant l'analytique *a priori*, c'est à dire, avec les rapports, vides, de l'objectité en général comme telle. Tout bien pesé, une interprétation quasi-matérielle de l'« objectité » (comme objectité réductrice du phénomène) a été l'une des causes de la cécité vis-à-vis de la dimension *architectonique* de la méréologie (et de l'ontologie formelle en général). Cette interprétation, que Heidegger a mis le premier en vogue, trahit aussi une certaine mécompréhension du rapport entre le synthétique et l'analytique tel que l'entend la phénoménologie. Au fond cette critique sous-entend ce qui, depuis la phénoménologie husserlienne, apparaîtrait comme une erreur, à savoir, celle d'une trop grande proximité (d'ailleurs typique des maîtres neokantiens de Heidegger), voire d'une univocité de fond, entre l'ontologie formelle et l'ontologie matérielle.

Or ce qui peut être vrai du transcendantalisme kantien (et neokantien) s'avère être une grave erreur en phénoménologie, où l'hétérogénéité entre ces

deux domaines est bien plus radicale. En effet, Husserl pense d'une tout autre façon la différence entre les *a priori* analytique et synthétique. Ce dernier est dit aussi, en phénoménologie, *a priori* « matériel ». Que veut dire, au juste, cet étrange qualificatif et à quelle autre type de synthétique s'opposerait-il implicitement ? Sans trop vouloir nous attarder sur cette question capitale, disons que le synthétique *a priori* est aussi, chez Husserl, dit « *a priori matériel* » car il est de l'ordre d'une cohésion à même les concrétudes elles-mêmes. Il y va d'une cohésion qui est d'autant plus à même les concrétudes qu'elle se fait *avant* le labeur synthétisant du sujet et, parfois, *malgré* lui. Elle est *effective* comme cohésion de l'expérience et des concrétudes de l'expérience avant que n'intervienne un quelconque effort d'unification de la part du sujet transcendantal (effort relevant, quant à lui, de ce que Husserl nommait « synthèses actives »).

Si nous reformulons la question en d'autres termes, nous dirons que l'unité catégoriale (apportée, par exemple, par les tous catégoriaux décrits au § 23 de la *III^e Recherche*) n'est absolument pas du même ordre que l'« unité » de la cohésion (sans concept) des concrétudes phénoménologiques se réfléchissant dans le tout d'un phénomène et, par là-même, réfléchissant le phénomène comme tout concret. Ces derniers tous sont d'un autre ordre, radicalement différent : il s'agit des « tous au sens strict », abordés explicitement dans les §§ 11 et 21 de la *III^e Recherche*, et présents opératoirement (c'est là notre profonde conviction) tout du long de l'œuvre de Husserl.

Pour revenir à cette critique, reprise à l'infini depuis Heidegger (notamment dans la récente phénoménologie française), et qui voit dans l'usage husserlien de la catégorie formelle de *Gegenstand* une limitation insurmontable, tout le problème vient de ce que cette catégorie, tout comme d'autres catégories de l'ontologie formelle (« tout » et « partie » en étant des exemples parmi d'autres), s'applique *indifféremment* à ces deux cas d'unité ou de cohésion. Indifféremment : c'est-à-dire sans égard à l'hétérogénéité qui sépare ces deux types d'unité. Cette indifférence, qui va de pair avec le sens de l'universalité propre à l'ontologie formelle, fait miroiter, à tort, l'illusion d'une ré-homogénéisation des ontologies formelles et matérielles à l'aune d'une supposée univocité de fond qui, pourtant, est absolument inexistante. Ainsi, le formel porterait atteinte au matériel en le limitant à la catégorie d'objet. Or il n'en est rien.

Ce dernier point est énoncé avec une précision admirable par Husserl lors du premier chapitre de *Ideen I*. D'ailleurs, il l'est aussi à d'autres endroits de son œuvre. Notamment toutes les fois qu'il s'attache à faire la distinction entre l'ontologie formelle et les ontologies matérielles, tout comme – mais cette fois-ci du côté de la théorie du jugement – quand il délimite les jugements analytiques, des jugements synthétiques ou bien – en termes ontolo-

giques – quand il distingue la « région » (*lato sensu*) de l'*a priori* formel, de la région (*stricto sensu*) de l'*a priori* matériel. Si nous nous reportons à *Ideen I*, Husserl signale, dans le § 10, intitulé « Région et catégorie. La région analytique et ses catégories », que :

[...] le mot “*objet*” (*Gegenstand*) sert d’accolade à toutes sortes de configurations d’ailleurs solidaires telles que “chose”, “propriété”, “relation”, “état de chose”, “groupe”, “ordre”, etc. (Hua III/1, 25. tr. fr. p. 38).

Plus loin il mettra justement en garde contre le danger d’une interprétation trop littérale de l’expression « région formelle ». Un lecteur non conscient de l’équivoque que recèle le terme de « région », pourrait être tenté de prêter un certain contenu à ce qui n’en a point, mettant sur le même plan cette « région formelle » et les « régions matérielles ». Or ce n’est qu’à les mettre sur le même plan que celles-ci peuvent être limitées par celle-là. Husserl s’exprime de la sorte :

L’ontologie formelle semble d’abord être sur le même plan que les ontologies matérielles, dans la mesure où l’essence formelle d’un objet en général et les essences régionales semblent jouer de part et d’autre le même rôle. C’est pourquoi on sera tenté de parler, non plus comme jusqu’à présent de régions tout court, mais de régions matérielles et de leur adjoindre la “*région formelle*”. Si nous adoptons cette façon de parler nous ne devons pas le faire sans quelque précaution. D’un côté nous trouvons les essences *matérielles* ; ce sont elles, en un certain sens, les *essences “authentiques”*. De l’autre côté nous avons bien encore quelque chose de caractère eidétique, mais pourtant de nature foncièrement différente : à savoir une *pure forme eidétique*, une essence certes, mais complètement “*vide*”, une essence qui convient à la façon d’une forme vide à toutes les essences possibles [...]. (Hua III/1, 26. tr. fr. p. 39).

Ainsi, il nous semble erroné de prêter à l’objectivité une vertu synthétique quelconque si ce n’est de façon entièrement extrinsèque et, pour le dire ainsi, *après coup*, comme par exemple lorsqu’il s’agit de réunir extrinsèquement des contenus au sein d’un tout catégoriel (au sens du § 23 de la III^e *Recherche*). Autrement dit, le « vide » de l’ontologico-formel husserlien est d’un tout autre ordre que le vide transcendantal correspondant à la célèbre formule kantienne de l’« objet transcendantal = X » et qui constitue bel et bien, quant à elle, une limitation de la phénoménalité qui se situe sur le même plan que les contenus se mouvant dans cette forme. C’est bien pour cela que l’unité originelle d’un tout au sens strict ne doit strictement rien aux catégories formelles d’objet, d’unité ou, si l’on veut, de « substance » ou de « substrat » (pour employer un mot plus proche de la terminologie husserlienne). L’unité synthétique se « fait » à même les concrétudes (comme rien que parties) ; elle n’est absolument pas transcendentale tributaire des catégories

formelles. Bien au contraire, cette unité est exclusivement fondée sur les rien que parties selon les lois de genre et espèce conformant, justement, les ontologies régionales.

Par ailleurs, c'est justement cette aisance des concepts ontologico-formels qui permet leur usage « à la façon de leviers ». Pour ainsi dire, ils conviennent parfaitement à la « logique du levier ». Car le levier ne cherche pas à se plier aux contours de ce qu'il soulève et manifeste. Il joue, justement, de son excès, et ce pour que la chose même se révèle dans ses contours propres. Le levier, comme tel, ne cherche absolument pas à sertir les contours de la chose, mais à les révéler. C'est bien pour cela que les catégories ontologico-formelles, dès lors qu'elle sont prises comme leviers, peuvent intervenir sans contradiction dans l'analyse phénoménologique (et méréologique) d'« objets » essentiellement non objectaux, telles par exemple les concrétudes qui sont de l'ordre de l'horizon, foncièrement non thématiques, ou celles qui relèvent en général du domaine de la synthèse passive comme par exemple les contenus représentant de la perception (les *Empfindungen*) ou de l'imagination (les *phantasmata*) ; ou même les essences avant leur « nominalisation » qui, en tant que *Fungierende*, n'ont rien d'objectal. Pour dire les choses de façon synthétique : rien de moins objectal qu'une rien que partie, rien de moins stable qu'un « moment non indépendant » (pour reprendre les termes qu'utilise Husserl dans sa *III^e Recherche*), et pourtant la catégorie ontologico-formelle de « partie » s'y applique sans que cela n'empiète en rien sur les contenus, ni n'entame leur (non) être. Tout comme pour la catégorie formelle de « partie », il y a un usage ontologico-formel de la catégorie d'« objet » qui ne modifie en rien le caractère éventuellement non objectal ou latéral de ce à quoi elle s'appliquerait. Bref, « objet » revêt un double usage qu'il convient de distinguer soigneusement ; c'est là le sens profond de la mise en garde husserlienne que nous venons de citer.

2.2. *Le jeu de l'ontologie formelle dans les ontologies matérielles et le détournement architectonique de la méréologie*

Pour revenir à la *III^e Recherche*, le caractère il est vrai péremptoire de certaines de ces premières affirmations méréologiques peut toutefois constituer, à maints égards, un leurre. Il y a une compréhension de la méréologie dans le cadre de la phénoménologie qui fait droit à son effectif usage opératoire et qui implique la possibilité de détourner ces propositions ontologiques en principes (régulateurs) de la réduction méréologique. Or c'est justement à observer l'écart dans lequel se tient l'ontologie formelle par rapport aux ontologies matérielles (la 1^{re} section des *Ideen I* est précieuse à cet égard, ainsi que les développements des *Ideen III*) qu'il y aura littéralement *lieu* de déce-

ler un usage proprement *architectonique* de l'ontologie formelle et, plus particulièrement, de cette partie de l'ontologie formelle constituée par la méréologie. Ce *lieu* même est celui de l'aisance (et l'indifférence) de l'ontologie formelle par rapport aux ontologies matérielles, lieu du jeu de la première au dedans (et en dehors) des secondes. Il y a, en effet, du jeu, et non pas un arrimage complet avec saturation de tout interstice, ni non plus, bien entendu, une fusion. L'usage architectonique de la méréologie viendra donc habiter ce porte-à-faux entre l'analytique et le synthétique entendus au sens de la phénoménologie, il viendra investir l'écart entre l'ontologie formelle et les ontologies matérielles.

Cet usage de la méréologie, certes non explicite mais opératoire chez Husserl, est approché par à coups. Il l'est, par exemple, quand, lors de l'introduction à la *III^e Recherche Logique*, Husserl se réfère aux concepts de « tout » et de « partie » comme « leviers », essentiels à l'opérativité même du zigzag phénoménologique. Pour qui sait garder à l'esprit ces mystérieux propos introductifs, à savoir, cette énigmatique conjonction entre méréologie et zigzag phénoménologique⁴, les propos apparemment *ontologiques* qui ouvrent la *III^e Recherche* ne prennent pas d'emblée la tournure objectiviste (et « objectaliste ») que d'aucuns ont pu leur prêter. Cette dernière mésinterprétation afflue soit, comme nous l'avons déjà évoqué, depuis la critique typiquement heideggerienne (reprise au mot par le post-heideggerianisme), soit depuis certaines reprises aristotélisantes aussi enthousiastes que fausses, de la méréologie husserlienne, souvent interprétée à partir de Brentano, et comme une simple prolongation des recherches ontologiques du maître viennois. Or voilà que ces deux perspectives, quelque différentes qu'elles puissent paraître (l'une portant l'anathème sur l'ontologie formelle, l'autre l'encensant à tout va), restent toutes deux aveugles à la portée architectonique de l'ontologie formelle et, partant, de la méréologie.

Le caractère apparemment limitant que semblent impliquer des propositions méréologiques telles que « tout objet est une partie réelle ou possible, c'est-à-dire qu'il y a des tous réels ou possibles qui l'incluent » est à ce point flagrant qu'il ne fait que révéler *a contrario* l'opportunité d'y faire résonner un autre sens, à savoir un sens architectonique par où l'universalité des concepts ontologico-formels convoqués ne serait pas tant le *terme déterminant* d'un jugement sur l'être ou sur un état de choses méréologique universel platement constaté, mais bien plus *l'incipit* d'un mouvement réfléchissant

4. Pour plus de précisions à ce sujet, cf. notre travail « Anatomía del quehacer mereológico (II). El papel de los todos categoriales en la manifestación de relación de dependencia e independencia en el campo mereológico », in *Eikasia* n°47, www.revistadefilosofia.com, janvier 2013.

visant à guetter dans *toute* configuration méréologique (i.e. universellement), des « cohésions sans concept » ou conrescences à l'intérieur d'un cadre (d'ouverture maximale) que les concepts ontologico-formels en question auraient pour but de pré-parer. Autrement dit, ces propositions laconiques ne *déterminent* pas tant un état de choses *ontologique* universellement vrai, qu'elles n'organisent, plutôt, le coup d'envoi d'un processus universellement susceptible d'être entamé auprès de toute configuration méréologique.

Ce processus, on l'aura compris, est justement celui de la réduction méréologique ; il est pré-paré tout d'abord par le sens large, provisoire et non concluant ou non déterminant que revêt l'*inclusion* dans le principe cité (« tout objet est une partie réelle ou possible, c'est-à-dire qu'il y a des touts réels ou possibles qui l'*incluent* », nous soulignons), le travail de la réduction méréologique étant de résorber de proche en proche cette inclusion (sciemment large ou souple) en termes de rapports de conrescence entre rien que parties. Ainsi, à ce stade de préparation de la réduction méréologique, les concepts méréologiques ne font que « poser » un cadre réfléchissant *au dedans duquel* est lancé, d'abord à l'aveugle, le pari de la conrescence, voire de conrescences plurielles qu'il s'agit de déceler et qui finiront par résorber en termes de touts au sens strict cette inclusion molle, universellement préparatrice et omni-englobante. C'est qu'elle « inclut » en un sens architectonique (et justement pas ontologique) : elle ne fait que donner le coup d'envoi d'un processus réfléchissant ; elle n'est pas concluante eu égard à l'être de ce qu'elle contient. Elle est bien plus un appel d'air amenant des conrescences qui, bien plus serrées, bien plus à *même* les parties, décaleront cette inclusion provisoire et finiront par la relever.

2.3. *Méréologie et théorie des ensembles : la résorption des touts dans la conrescence et l'opposition de la méréologie à toute forme de holisme*

S'il y a plusieurs types de touts, nous savons bien que, du point de vue de l'analyse phénoménologique, tous les touts ne se valent pas. À vrai dire, cet aspect distingue clairement la méréologie de la théorie des ensembles⁵. Pour cette dernière, il n'y a aucun sens à distinguer, au point où le fait la méréologie, des « touts au sens strict » ; et c'est là, d'ailleurs, la force de la théorie des ensembles. Sa splendide liberté opératoire repose, justement, dans cette univocité du concept de tout (i.e. d'ensemble), notion en elle-même parfaitement indifférente aux éléments qu'elle contient. C'est d'ailleurs ce qui se vérifie de

5. Nous avons approfondi cette opposition dans notre article : « Anatomie du faire méréologisant (III). Pour introduire en phénoménologie le concept de spectre phénoménologisant », *Eikasia* n° 51, septembre 2013.

façon éclatante du seul fait qu'il y ait sens à considérer un « ensemble vide », ne contenant donc aucun élément et, partant, confirmant l'indépendance ontologique de l'entité « ensemble » par rapport à ses éléments. En effet, même le cas extrême de l'ensemble vide ne saurait entamer l'univocité du concept d'« ensemble ». Or voilà que la méréologie est précisément le strict revers de cette perspective : il y a une foncière non indépendance des touts (méréologiques) au sens strict par rapport à leurs parties. C'est bien pour cela que, du point de vue méréologique, l'ensemble vide serait une absurdité : il ne peut y avoir de « tout » méréologique vide, sans parties.

La catégorie de « tout » est donc, dans la perspective méréologique, équivoque, ce qui, effectivement, peut prêter à confusion. De façon analogue, à la diversité équivoque des types de touts méréologiques répond une diversité des parties qui, encore une fois, est en contraste avec l'univocité « ontologique » des éléments (en tant que simples éléments) susceptibles d'être inclus dans un ensemble : cela peut aller du vide lui-même à des ensembles ou ensembles d'ensembles et ainsi de suite ; quelque différents qu'ils paraissent, ils font figure d'*éléments* (eu égard à l'ensemble qui les contient) *exactement de la même façon*. Par contre, nous savons que cela n'est absolument pas le cas des touts méréologiques qui, finalement, dépendent des parties qu'ils « contiennent » et du rapport qu'elles entretiennent entre elles. En effet, il convient de garder à l'esprit ce point très important, et qui définit la spécificité de l'approche méréologique : les touts ne sont que dans le type de rapport entre leurs parties. Ce rapport va du plus arbitraire et extrinsèque (le *summum* étant les « touts catégoriaux », i.e. l'équivalent des ensembles de la théorie des ensembles) au moins arbitraire et intrinsèque (les touts au sens strict, faits de rien que parties). On sait que ces derniers sont la vraie pierre d'achoppement du processus de réduction méréologique ou reconduction aux riens que parties. C'est dans le § 21 de la *III^e Recherche Logique* intitulé « Détermination exacte des concepts prénants de tout et de parties, ainsi que de leurs espèces essentielles, au moyen du concept de fondation » que Husserl nous en propose une définition qui vaut aussi comme l'un des principes de la réduction méréologique :

Par tout nous entendons un ensemble de contenus qui admettent une fondation unitaire, et cela sans le secours d'autres contenus. Nous nommerons parties les contenus d'un tel ensemble. (Hua XIX/1, 275-276. tr. fr. p. 61)

En effet, un tout au sens strict n'est fait *que* de riens que parties, et c'est là la spécificité de la notion husserlienne de *Fundierung*, souvent interprétée, à tort, comme une sorte de relent métaphysique alors qu'elle change de fond en comble le concept classique de fondation. C'est bien à ce type de touts que doit nous conduire, idéalement, la réduction méréologique comme reconduc-

tion aux rien que parties (en concrescence). On ne peut pourtant pas s'empêcher de poser la question suivante : pourquoi continuer alors à parler de « tout » ou, selon la citation, d'« ensemble » ayant des (rien que) parties comme « contenus » (ou, précisément, comme « *contenues* ») ? Pourquoi garder cette séparation, typiquement ensembliste, entre l'ensemble d'un côté et ses éléments de l'autre, selon une indépendance réciproque consacrée par les rapports d'inclusion et d'appartenance ? À quoi bon s'entêter à parler de « touts » si finalement, dans le cas méréologiquement paradigmatique (celui de touts exclusivement fondés dans la concrescence de leurs rien que parties), butoirs ultimes du mouvement de réduction méréologique, ils viennent à disparaître, comme touts, au profit de la concrescence de leurs parties ?

En effet, nous savons que la réduction *méreo*-logique porte bien son nom, qui re(con)duit non pas aux touts (elle serait alors une réduction holistique, telle que Hegel, en un sens, la pratiquait) mais aux parties. Loin donc de reconduire au tout, la réduction méréologique le suspend pour laisser place à son véritable élément fondateur, à savoir, la concrescence entre les parties. L'élément « holistique » de la réduction méréologique n'est que provisoire et joue un rôle architectonique voué à devenir caduc. Ainsi, autant le premier principe que nous avons énoncé, que ce dernier définissant les touts au sens strict, trouvent leur garde-fou méréologique dans cet autre principe complémentaire qui, quant à lui, se situe à un stade ultérieur du processus de réduction méréologique. En effet, la méfiance de Husserl par rapport à une ontologisation du concept de tout (qui consoliderait le règne de l'inclusion et de l'appartenance) est extrême. Ainsi, peu après la définition du tout au sens strict, et dans ce qui est une illustration parfaite de ces inévitables compromis provisoires dont est truffé tout zigzag phénoménologique, nous lisons :

Dans nos définitions et descriptions à ce sujet, le concept de tout a été présupposé. On peut cependant partout se passer de ce concept, et lui substituer la simple coexistence des contenus que nous avons qualifiés de parties. (Hua XIX/1, 275. tr. fr. p. 61).

Bien entendu, l'importance régulatrice de ce principe tient justement à ce que c'est justement le contraire de ce qu'il prône qui a tendance à s'imposer : en effet, ce sont plutôt les parties qui disparaissent au bénéfice du tout. Ce dernier s'affiche comme apparaissant de lui-même, d'un seul tenant, et *effaçant*, pour le dire ainsi, sa propre genèse, sa *Fundierung*. Celle-ci est exclusivement redevable de ses rien que parties, ce qui rend le concept husserlien de *Fundierung* si novateur et si éloigné des « fondations » classiques. Les objets que nous rencontrons au quotidien, dans le cadre de l'attitude naturelle, se dressent comme touts paraissant tenir au-delà de leurs parties, occultant ainsi leur fondation méréologique. L'occultation de la *Fundierung* méréologique

n'est pas cimentée par une simple disparition de celle-ci, mais par son déplacement. La *Fundierung* est rendue *extrinsèque* aux parties ; elle est déplacée *au large* vers un tiers englobant (normalement le monde) et *dans le sens de la profondeur* vers un quelconque *hypokeimenon* trans-méréologique et, par tant, trans-phénoménologique⁶. À vrai dire, il y va là de deux déplacements corrélatifs s'alimentant l'un l'autre.

On comprend que c'est le couplage entre centration et omni-englobance que la suspension de la thèse générale du monde viendra court-circuiter, remettant ainsi la concrescence en mouvement, et permettant le redéploiement de la réduction méréologique. Or, ne cherchons pas à plonger, à ce stade de notre exposé, dans les eaux de la réduction transcendante, sans quoi nous perdriions d'emblée ce que nous visons : montrer la connivence entre réduction transcendante et réduction méréologique en creusant celle-ci jusqu'au bout sans pré-supposer celle-là. Pour le dire autrement : c'est depuis les principes de la réduction méréologique qu'il importe de prendre conscience de l'innervation méréologique de la réduction transcendante. Bien que la réduction transcendante ne s'y réduise pas, elle observe la réduction méréologique dans sa formalité, elle en constitue l'une de ses implémentations concrètes.

En effet, si nous nous efforçons de parler depuis la méréologie elle-même, c'est bien cette distorsion phénoménologique conjuguant omni-englobance et centration, que la réduction méréologique essaye de court-circuiter ou plutôt de dissoudre en termes de concrescences ou « méréologiser ». Corrélativement, l'indépendance relative entre le tout et ses parties disparaît sans que pour autant tout et parties ne s'écrasent dans la simple indifférence. Il y a, pour le dire ainsi, un affinement de l'écart entre le tout et ses parties : celui-là ne surplombe plus celles-ci de manière univoque et indifférente, il est à même les parties, se situant, pour le dire ainsi, « à ras de » leur concrescence. Le principe que nous venons de passer en revue prend acte du danger évident d'un estompage de tout ce formidable foisonnement de cohésions sans concept qui, lancées depuis les rien que parties, font toute la vivacité de la phénoménalité et constituent la « logique » de l'expérience. Vouloir libérer ce subtil milieu va précisément de pair avec la profonde méfiance de Husserl par rapport aux usages non architectoniques de la notion de tout. Si nous nous portons vers une autre de ces propositions ouvrant le premier chapitre de cette *III^e Recherche* nous y lisons :

6. Les cas en phénoménologie contemporaine sont légion : Vie, Donation, Être, Méontique, Nature, Chair, *Physis*. Un cas paradigmatique en histoire de la philosophie est Spinoza. Sur ce point, on consultera l'excellent article de Sacha Carlson « Reducción fenomenológica y reducción "espinosista". El hipercatesianismo de Richir y el espinosismo de Michel Henry », in *Eikasia* n° 46, novembre 2012.

Des objets peuvent être entre eux dans le rapport de tous à parties, ou aussi dans le rapport de parties coordonnées d'un tout. (Hua XIX/1, 229. tr. fr. p. 7).

À l'aune de ce que nous venons de dire s'insinue, là aussi, une lecture architectonique. Encore une fois, il ne faut pas voir dans ces mots une quelconque proposition consacrant un état de choses dans sa supposée stabilité ontologique, mais bien plutôt un cadre ouvrant au caractère processuel de la réduction méréologique elle-même, toujours à reprendre et à affiner. On remarquera alors, à la lumière du principe précédent, que les deux branches de l'alternative (« rapport de tous à parties », « rapport de parties coordonnées d'un tout ») sont loin d'être équivalentes, la seconde se situant à un niveau de « concrescence » plus fondamental, là où l'opération de réduction méréologique ou « méréologisation » se trouve déjà enclenchée. Cette étrange dénivellation entre les deux branches de l'alternative n'est que l'apanage du zigzag phénoménologique. Elle ne fait que refléter le caractère architectonique des propositions méréologiques. Elles ne décrivent donc pas un état de choses auquel devrait se plier tout phénomène, dans une sorte d'objectivisme réducteur, mais offrent le cadre d'un travail architectonique et réfléchissant compris, plus concrètement, comme travail méréologisant. Citons à l'appui cet autre principe mêlant, tout en zigzag, des concepts provisoires servant de leviers à la recherche phénoménologique. Il y va du concept absolument essentiel de dépendance méréologique, pierre de touche de l'analyse des implications intentionnelles, et caractéristique, comme on le sait, des rien que parties :

Pour fixer ce concept de la dépendance, il suffit déjà de dire qu'un objet dépendant ne peut exister tel qu'il est (c'est-à-dire selon ses déterminations d'essence) que dans un tout plus vaste » (Hua XIX/1, 253. tr. fr. p. 32).

Le caractère architectonique de cette proposition va de pair avec le caractère provisoire de sa vérité ontologique. En effet, l'aspect provisoire de cette proposition est marqué par ce « il suffit déjà de dire » (« *genügt es schon zu sagen* ») qui se rive à « inclure » un moment dépendant au sein d'un tout en y insinuant ce qui, justement, rendra raison de cette dépendance, à savoir l'une ou l'autre concrescence (raison effective de la dépendance) qu'il s'agira, par après, de déceler au sein de ce tout. Autrement dit : l'inclusion dans un tout englobant n'est pas la raison de la non-indépendance de la partie en question. Ce n'est que le signe avant-coureur de concrescences encore à mettre en lumière. Par ailleurs, un moment dépendant au sein d'un tout en suppose nécessairement d'autres. En effet, il ne peut y avoir de véritable concrescence qu'entre rien que parties ; en aucun cas entre un moment dépendant et le tout, mais justement vis-à-vis d'autres (rien que) parties *également* dépendantes. Cette démultiplication de la concrescence, bien qu'instillée par une seule rien

que partie, finira par consacrer la résorption du tout dans ses parties dépendantes, assise *nécessairement plurielle* de toute *Fundierung* phénoménologique rigoureuse. Ainsi, le déploiement de la réduction méréologique fera que cet « exister dans un tout plus vaste » puisse, à terme, et si l'on reprend la formulation de l'un des principes antérieurs, « se substituer à la simple *coexistence* des contenus que nous avons qualifiés de parties ». C'est exactement ce que préconisait Husserl avec cette mise en garde intra-méréologique et anti-holistique antérieure, elle-même en phase avec la seconde branche de l'alternative évoquée : « Des objets peuvent être entre eux [...] dans le rapport de parties coordonnées d'un tout ».

En tout cas, pour un regard architectonique qui sait voir au-delà d'une ontologie étale, ces quelques principes de la réduction méréologique sont, précisément en vertu des dénivellations imposées par l'architectonique, sans contradiction onto-*logique*. Ils sont bien plutôt habités d'une tension architectonique qui est aussi tension phénoménologisante (et méréologisante). Mais avant de retrouver les eaux de la réduction transcendante, attardons nous encore un peu sur certains fondamentaux de la méréologie. Revenons sur un point que nous n'avions fait que frôler et qui, maintenant, apparaîtra plus clairement.

2.4. *L'anti-aristotélisme de la Fundierung méréologique*

En effet, nous pouvons remarquer à quel point cette notion de tout concret ou tout au sens strict se situe, à vrai dire, aux antipodes de tout aristotélisme. Le tout concret phénoménologique, dès lors qu'il ne se tient que de la concrescence de ses rien que parties, n'a rien et ne peut rien avoir d'une substance. La concrescence n'a pas besoin d'un sol. Elle n'est rigoureuse que dans l'in-fondement : il n'y a pas un milieu de la concrescence pré-existant. Corrélativement, les rien que parties (c'est-à-dire, les parties d'un tout au sens strict) ne sont en rien comparables aux accidents supportés par la substance. Celle-ci ferait figure de sol ou dénominateur commun de la concrescence ce qui entraverait la rigueur de la concrescence strictement méréologique. En effet, en stricte méréologie, c'est la concrescence qui fait la substance ; elle ne se fait que depuis les rien que parties. Ainsi, loin d'être accidentelles, ces dernières sont *essentiels*. Essentiels elles le sont, précisément, à proportion de leur détresse ontologique, c'est-à-dire de leur absolue dépendance.

Ce paradoxe explique que malgré le fait qu'elles soient *essentiels* au tout concret qu'elles fondent, elles aient tendance à disparaître sous l'apparence massive du tout qu'elles mettent sur pied depuis leur nature de rien que parties, c'est à dire depuis la mystérieuse convergence de leur absolue dépendance.

dance. C'est face à cette disparition des rien que parties et à l'effacement de la concrescence que la réduction méréologique réagit, comme si elle se devait de contrer constamment une sorte de dérive holistique inhérente à toute *Fundierung* dès lors qu'elle est réussie. En effet, c'est la réussite de la concrescence qui promet son effacement : dès lors qu'un tout a été effectivement fondé ou mis sur pied, s'enclenche une dérive holistique qui déplace la *Fundierung* depuis l'« à vif » de la concrescence vers son résultat, depuis une incandescence « à ras de » concrescence vers la stabilité centrée d'un ou plusieurs *hypokeimena* trans-phénoménologiques inclus et ontologiquement dé-posés dans un tiers englobant cimentant cette centration même.

Ainsi, une méréologie aristotélisante qui pense et pose des sub-stances relativement indépendantes de leurs « parties » va de pair avec l'inclusion desdites substances dans un tiers englobant, comme si cette inclusion contribuait à une certaine centration des entités, apparaissant dès lors comme tous concrets étales et, comme nous le dit Husserl, « relativement indépendants ». À vrai dire, cette dérive ou distorsion méréologique (sous la forme d'une distorsion holistique de la concrescence méréologique) n'a de cesse de remettre en place le cadre méréologique de ce que l'on connaît sous le nom d'« attitude naturelle ». C'est en vertu de cette structure méréologique implicite de l'attitude naturelle que la concrescence se trouve tarie et que le déploiement de la réduction méréologique finit par s'enliser. Venons-en à l'explicitation de la structure méréologique de l'attitude naturelle tout en gardant en vue ce que nous avons appris sur le fonctionnement de la réduction méréologique à la lumière de certains de ses principes.

III. LA STRUCTURE MÉRÉOLOGIQUE DE L'ATTITUDE NATURELLE : LE CONFINEMENT DES CONCRESCENCES

D'un point de vue méréologique, l'attitude naturelle définit un ensemble fait de tous concrets (des choses), c'est-à-dire, des tous relativement indépendants appartenant ultimement à un unique tout absolu, à savoir, le monde. Ce dernier point mérite d'être souligné car il manifeste la portée phénoménologique de la méréologie ou, pour le dire autrement, l'influence que l'une ou l'autre configuration méréologique peut avoir sur les phénomènes, sur ce qui s'y phénoménalise. Ce point, a déjà été effleuré sous l'espèce – disions-nous – d'une conjonction entre omni-englobance et centration. Nous pouvons à présent reformuler cet aspect concernant l'ossature méréologique de l'attitude naturelle en des termes équivalents mais bien plus en phase avec la problématique de la réduction transcendantale et ce pour autant qu'elle implique, justement, un changement de cadre méréologique : en effet, il semblerait

qu'il existe une certaine corrélation entre la fixité aperceptive d'un tout concret et la mise en jeu des opérateurs d'inclusion et d'appartenance avec, à terme, la mainmise de cette aperception d'aperceptions que l'on nomme aperception mondanisante sur la totalité de l'expérience. Autrement dit, il y a un rapport entre le tarissement phénoménologique d'une concrétude, le tarissement de sa vivacité en sens, et sa dé-*position* dans un tiers englobant, comme si ce n'était que lorsqu'un « tout concret » était posé dans un tiers englobant, qu'il nous était donné d'être au clair, ou « fixés », comme on dit, par rapport à l'être de ce tout, et « fixés » par rapport à son sens ; l'aspect de « tout » de ce « tout concret » se détachant, par ailleurs, de l'aspect des « concrétudes » qu'il recèle, et ce au point de paraître s'en dépendre, voire d'en devenir indépendant. Nous suggérons par là que la raison profonde de la fixité aperceptive propre des étants de l'attitude naturelle, fixité souvent mis au compte de l'eidétique comme telle, voire d'une simple *accumulation* du processus d'idéalisation, tient, plus fondamentalement, aux effets induits par un certain état de choses méréologique. De quelle configuration méréologique de fond s'agit-il ?

Cette configuration correspond exactement à la structure méréologique de l'ontologie sous-jacente aux *Recherches Logiques* dans leur 1^{re} édition. Encore pour les *Recherches Logiques* dans leur 1^{re} édition le « concret absolu » est le monde. Il est scindé en deux régions : la région des objets auxquels se rapporte la conscience et la région conscience elle-même. La conscience d'un côté, et les objets de l'autre (les objets dont la conscience a conscience : les objets intentionnels) constituent deux étants ou tous concrets relativement indépendants. Séparables, ils sont tous deux *univoquement* inclus dans un *même* tout englobant : le monde ; tout dont l'indépendance est, quant à elle, non pas relative mais absolue. Ainsi, l'hypothèse de l'anéantissement du monde est, bien entendu, strictement inviable dans le cadre des *Recherches Logiques* : l'anéantissement du monde anéantirait non seulement la région des objets, dépositaires des visées intentionnelles, mais aussi la région contenant (ici *stricto sensu*) les visées intentionnelles elles-mêmes (fût-elles sans objet). L'hypothèse d'anéantissement du monde anéantirait, somme toute, le terrain de recherche des *Recherches Logiques* elles-mêmes, à savoir la région psychique et ses vécus intentionnels.

Toutefois, on ne saurait refuser aux *Recherches Logiques* leurs remarquables percées analytiques ; qui plus est, lesdites percées se sont faites sous l'égide de la concrescence et donc d'une certaine implémentation, quoique *confinée*, de la réduction méréologique elle-même. Il n'en reste pas moins qu'il y a bel et bien, au sein des deux régions citées, des tous concrets et, par tant, des concrescences. Du côté de la région psychique, thème des

Recherches (l'objet intentionnel comme tel s'en trouve exclu), il y a certes de la concrescence. Les concrets de la région conscience, tous au sens strict, sont les vécus. Ils sont donc fondés dans (et exclusivement *de*) la concrescence de leurs parties. C'est ainsi que Husserl pourra dégager de main de maître l'*a priori* matériel de la région conscience, formé par un ensemble de lois régulant *a priori* le cadre de nécessité des enchaînements entre les riens que parties fondant le tout concret « vécu intentionnel ». Quelles sont donc ces rien que parties ou moments du vécu intentionnel ?

Il s'agit des composantes du vécu que la V^e des *Recherches Logiques* s'attelle à décrire avec grand soin, après que les I^e et II^e *Recherches* aient servi à dé-psychologiser l'objet analysé lui-même, à savoir, l'acte intentionnel, en l'isolant dans sa spécificité à la faveur de son rapport intime à la signification (ce qui n'est précisément pas le cas de tout fait psychique ou même de tout vécu, mais seulement des vécus dits « intentionnels »). Tout vécu intentionnel se compose donc de certaines parties qui ne peuvent se phénoménaliser concrètement (qui ne peuvent être ce qu'elles sont) qu'à condition d'entrer en concrescence avec d'autres parties, tout aussi dépendantes : nous y distinguons une *hylè*, une matière intentionnelle (le sens de la référence, la façon dont l'objet est visé, l'aspect sous lequel l'acte intentionnel se rapporte à lui) et une qualité (posante ou neutre), ces deux dernières formant ce que Husserl appelait « l'essence intentionnelle ». Les analyses de Husserl distinguent aussi une diversité des formes d'appréhension (perception, imagination, souvenir, visée signitive) mais ont le plus grand mal à réduire cette diversité de formes à des rapports entre les moments dépendants précédemment cités.

Chacune de ces parties est désormais une rien que partie, un moment abstrait concrescent et pourtant irréductible aux autres. La conjonction de cette double rigueur entre la concrescence des rien que parties et leur irréductibilité constitue la condition de la fécondité de la variation eidétique. C'est au-dedans des tous au sens strict, dans ce terrain tendu, strié d'irréductibles en concrescences, qu'il y a lieu de faire des variations ou, pour le dire autrement, que la variation peut donner non pas des simples altérations empiriques mais toucher au synthétique *a priori*, mordre un tant soit peu sur l'*a priori* matériel. C'est à l'aide de ces variations qu'apparaîtront peu à peu des lois matérielles définissant la région ontologique « conscience » et les types d'actes en question.

Ainsi, par exemple, l'acte de connaissance, décrit avec minutie lors de la VI^e *Recherche*, est un enchaînement particulier, eidétiquement réglé, entre intention de signification et remplissement. Chaque type d'acte comporte une forme, une structure eidétique faite de rien que parties et/ou d'enchaînements entre tous concrets : ainsi, un doute, dont résulte une suspension de la croyance suivie d'une confirmation, maintient la composante « matière

intentionnelle » mais connaît des modifications dans la rien que partie ou moment correspondant à la qualité intentionnelle qui passe de posante à neutre pour redevenir posante. En effet, une *même* matière intentionnelle, quant à elle inchangée⁷ (sans quoi elle ne pourrait être *confirmée*), se voit investie tour à tour des qualités posante, neutre, puis posante, et c'est bien ce retour du posant sur la *même* matière intentionnelle (dont la position fut suspendue une première fois) qui fait le « *Doch* », le « (mais) si, c'était bel et bien ça » caractéristique de la confirmation. Les contenus concrets d'une confirmation peuvent, bien entendu, changer selon le cas, or l'essence intentionnelle qui fait de telle ou telle confirmation un vécu intentionnel de ce type revêt nécessairement une structure eidétique déterminée. Cette structure règle ici, plus concrètement, un type d'enchaînement d'actes déterminés devant avoir une essence intentionnelle tout à fait spécifique.

Cependant, malgré les indiscutables percées analytiques contenues dans les *Recherches Logiques*, le rapport de connaissance qui en découle est, traduit en termes méréologiques, un rapport entre deux parties valant, chacune,

7. Ces deux qualités (posante et neutre) du vécu intentionnel seront renvoyées dos à dos au regard des développements sur la *Phantasia* contenus dans *Hua XXIII*. C'est à la lumière d'une neutralité originaire et primitive (thématisée notamment dans le texte n° 20 de *Hua XXIII*), qui ne procède donc pas de la "neutralisation" d'une position préalable, que ces deux qualités du vécu intentionnel apparaîtront désormais comme se mouvant toutes deux dans la sphère de la *positionnalité*, donc comme étant, toutes deux, des modifications *positionnelles* dites, aussi, dans les *Recherches Logiques* « modifications conformes » car n'induisant aucun changement dans la matière intentionnelle. Cela n'est évidemment pas le cas de la neutralité originaire thématisée par le texte n°20 de *Hua XXIII*, qui subit un changement de sens dès lors qu'il passe à la positionnalité (fût-elle neutre). La différence entre neutralité originaire et positionnelle apparaît aussi à l'aune d'une différence structurelle mise en évidence par Husserl dans ce texte n°20 de *Hua XXIII* : alors que la seconde, la neutralité positionnelle classique, n'est pas réitérable (comme nous le savons depuis les *Recherches Logiques* et *Ideen I*), la première, quant à elle, est, pour le moins, susceptible d'être redoublée ou reprise, ce qui, au demeurant, constitue un non-sens du strict point de vue de la théorie de la modification de neutralité développée dans les *Recherches Logiques* et *Ideen I*. Qui plus est, ce redoublement sera à présent une modification « non conforme »: il ne va pas sans un inéluctable glissement de sens. En effet, ce glissement se produit par l'intervention explicite du moi qui, se reprenant ou « reprenant ses esprits », retrouve aussitôt la neutralité originaire qui s'était toujours déjà formée ou « constituée » (au sens large) à *même* l'état dormant et enfoui (*versunken*) du moi et, en un sens, continue de se produire au plus profond. Il essaye alors de la saisir, de la reprendre. Or, pour ce faire, il se doit, d'abord, d'en suspendre la teneur (la neutralité est redoublée) afin de voir ce qu'il en est de ce qui n'a de cesse de se former à son insu. En effet, tout se passe comme si le moi essayait par là de rattraper un sens qui s'est toujours déjà fait spontanément (sous une forme d'*emblée* neutre), sans lui ; et comme si, ne pouvant plus se glisser naturellement dans le mouvement de la neutralité originaire (du seul fait qu'il n'est plus un moi enfoui, un « *versunkenes Ich* »), il s'évertuait, du haut de sa veille, à en arrêter net l'inertie (suspension ou neutralisation de la neutralité originaire) pour en saisir la teneur afin de pouvoir, ainsi, en baliser la reprise « contrôlée », mais à ceci près qu'il y introduit des déplacements.

comme tout relativement indépendant et aperceptivement délimité du fait de son appartenance au tout englobant du monde. C'est bien pour cela que les vécus, dans les *Recherches Logiques*, sont aperceptivement découpés, comme vécus psychologiques, au même titre que le sont les choses du monde. Malgré les rapports de concrescence qui s'y jouent, ils sont, en un certain sens, dépourvus de profondeur. Bien que le mode de donation des vécus en général et des vécus intentionnels en particulier soit absolument spécifique (c'est bien pour cela qu'ils forment une « région »), ils partagent, avec les événements purement extérieurs, voire avec les objets, un *même* axe de coordonnées spatio-temporelles. Ils y sont, ils s'y trouvent de façon parfaitement *univoque*, au même titre que les objets.

La concrescence qui se joue « à l'intérieur » des vécus psychiques est circonscrite, confinée à un tout relativement indépendant, et elle se trouve tarie et étouffée par l'inclusion de ce tout relativement indépendant dans un tout plus large (i.e. le monde, seul tout absolument indépendant) qui, du même coup, confère stabilité et centration aux tous relativement indépendants. Mais qu'en est-il, en revanche, une fois accompli le passage à la phénoménologie transcendantale, des vécus transcendants ? Et, plus concrètement, qu'en est-il des vécus transcendants dès lors qu'ils se tiennent en deçà de toute aperception psychologisante (et, partant, mondanisante) ? Quelle en est la structure méréologique et comment cerner, méréologiquement, la spécificité de la phénoménologie transcendantale, notamment par rapport à la phénoménologie encore pratiquée dans les *Recherches Logiques* ?

4. LA PHÉNOMÉNOLOGIE TRANSCENDANTALE ET L'ANATOMIE MÉRÉOLOGIQUE DU CONCRET « VÉCU TRANSCENDANTAL »

4.1. *La « méréologisation » du concret absolu*

Si l'effervescence de la concrescence fondant les vécus intentionnels examinés par les *Recherches Logiques* atteint forcément un terme et une stabilisation avec l'inclusion du tout de la concrescence elle-même dans le monde, la portée universelle de l'*a priori* de corrélation transcendantale viendra tout bousculer, desserrant le confinement des concrescences naturelles. En effet, la révolution méréologique qui innerve formellement la révolution transcendantale en phénoménologie tient à deux facteurs :

1. Au fait que l'*a priori* de corrélation occupe tout le champ de l'expérience. Il n'est pas cantonné à une région du monde, ni n'est le fait de certains tous concrets (les vécus intentionnels) parmi d'autres (les objets mondains) se situant *univoquement* sur le *même* plan (le monde). L'*a priori* de corréla-

tion n'est pas lui-même dans le monde, si bien que le monde est « en » lui comme l'une de ses (rien que) parties.

2. À l'interprétation méréologique de cet *a priori* de corrélation lui-même, ce qui, bien entendu, amènera la concrecence à occuper la totalité du champ, même là où, dans les *Recherches Logiques*, les concrecences se trouvaient dépassées (et limitées) par un sol absolu à l'aune duquel elles se trouvaient découpées et confinées.

Le génie de Husserl aura été de penser les termes de l'*a priori* de corrélation comme formant un tout au sens strict, donc de les penser comme rien que parties ou parties absolument dépendantes les unes des autres. Ce tout est donc, chaque fois, l'*a priori* de corrélation ou, plus concrètement, ses multiples instances concrètes, à savoir, des vécus transcendantsaux concrets. Leur concrétude est pourtant phénoménologique-transcendantale : elle n'est ni purement formelle, ni non plus psychologique ou relevant de la région psychique. Cette absolue dépendance entre les parties, jointe à l'universalité de l'*a priori* de corrélation, fait que le rapport de concrecence occupe *tout* le champ de l'expérience (aucun coin, si éloigné qu'il soit, n'échappe à la force de la concrecence), évidant et résorbant, du même mouvement, toute *position* des parties de la corrélation (qui sont des rien que parties suspendues, dès lors, à leur concrecence réciproque) et, *a fortiori*, empêchant toute *position* du tout de la corrélation elle-même dans la mesure où le lieu de cette position à été résorbé comme rien que partie. En effet, le monde sera désormais à retrouver *au sein de* la corrélation, dans l'une de ses parties concrecences, et dans le plus profond de celle-ci. C'est exactement cela (et rien d'autre) que dit l'*a priori* de corrélation : toute conscience est conscience *de*, et tout objet est objet *pour* une conscience. La corrélation comme « tout » sera un tout en cohésion sans concept et de ce fait foncièrement instable, non susceptible d'être surplombé ni délimité depuis un absolu englobant qui en offrirait une vue extrinsèque et la possibilité d'en tracer le périmètre.

Ainsi, à partir d'*Ideen I*, la conscience n'est plus une *Region* face à la région monde, mais une *Urregion* « contenant » le monde comme corrélat. Quoi qu'on en ait pu penser, cela ne signifie en aucun cas une atteinte à l'altérité du monde mais, bien plutôt, tout le contraire : il y va de la plus concrète légitimation (au sens phénoménologique) de son altérité, de la phénoménalisation la plus rapprochée de son irréductibilité. Corrélativement, l'intentionnalité n'est plus un *rapport* entre deux étants (entre deux tous indépendants) mais un « rapport » intrinsèque entre deux parties dépendantes : vie et monde. Plongeons-nous à présent sur l'anatomie de ce tout concret au sens strict qu'est la corrélation transcendantale.

4.2. *L'élargissement du spectre des disjonctions (en concrescence)*

Au contraire de ce qu'il en était dans les *Recherches Logiques* où les rien que parties maintenaient :

1. une claire homogénéité régionale. Ainsi il y avait des touts concrets dans la région monde, dont les composantes étaient mondaines, et d'autres touts au sein de la région *psychè* dont les composantes étaient psychiques. L'inclusion des rien que parties dans ces touts était univoque, tout comme l'était aussi l'inclusion de ces touts comme tout concrets relativement indépendants dans le monde (comme tout concret absolu ou absolument indépendant) : les vécus intentionnels « étaient *dans* » le monde au même titre que les objets.

2. malgré leurs différences. C'est-à-dire, malgré le fait qu'il s'agissait, chaque fois, de ce que Husserl appelait, au début de la III^e *Recherche*, des « parties disjointes »⁸. Ainsi, la couleur *n'est pas* l'extension, mais la couleur ne peut être concrètement colorée que si elle est étendue, que si elle l'est – couleur – d'une étendue, tout comme il n'y a pas d'extension qui ne soit colorée. De la même façon, si nous nous rapportons à la région psychique, la qualité intentionnelle n'est pas la matière intentionnelle (il y va de parties disjointes) bien que, pour *être*, et pour être ce qu'elles sont, elles se doivent d'*être* (ou, disions nous, avec Husserl, de « coexister ») avec une autre partie indépendante, d'entrer en concrescence avec elle (il y va de rien que parties ou parties dépendantes). Entrant en concrescence, elles venaient à fonder l'essence intentionnelle qui, en concrescence avec les rien que parties *hylétiques*, fondait le tout d'un vécu intentionnel concret.

Notons au passage combien il est remarquable que Husserl ait eu le génie de refléter sous la forme d'une différence méréologique ou ontologique-formelle entre parties la différence apophantique entre l'analytique et le synthétique. En effet, cette différence logique concernant les jugements se retrouve, tout aussi bien, à l'intérieur de l'ontologie formelle, sous la forme – disions nous – d'une différence entre parties : à savoir, celle qui existe entre les parties disjointes et les parties non disjointes. Pour illustrer ces dernières, Husserl nous offre l'exemple des « parties logiques » conformant, par exemple, le tout formé par les différentes parties situées sur une même branche d'un arbre porphyrien. Il s'agirait, par exemple, du tout formé par les parties logiques, non disjointes : « telle tonalité de rouge », « la couleur rouge », « être une couleur », « être une qualité sensible ». Il y va là, en effet, de parties non disjointes, c'est-à-dire, de parties qui ne peuvent être qu'emboîtées les unes dans les autres. Elles sont certes « non séparables », mais en

8. Cf. Hua XIX/1, 229. tr. fr. pp. 7-8.

un tout autre sens que ne le sont les parties disjointes en concrecence. Ainsi, les parties non disjointes ne peuvent définir que des rapports *analytiques*. Le caractère *synthétique* d'un tout (une chose physique) tient à la disjonction entre ses parties (la couleur n'est ni la forme, ni l'extension), alors que le caractère *a priori* d'une unité synthétique tient à la *nécessité de la concrecence* entre ses disjonctions (toute couleur doit avoir une forme et être étendue, de la même façon que toute extension a nécessairement une couleur et une forme, etc.).

Après cette importante précision quant à la différence entre parties disjointes et non disjointes, revenons à présent aux tous concrets de la région psychique (les vécus intentionnels) pour essayer de mieux cerner leur différence par rapport aux tous concrets de la proto-région transcendante (les vécus transcendants). Dans les *Recherches Logiques*, le spectre de la concrecence n'allait pas jusqu'à mettre en rapport (de concrecence) les deux régions opposées : une couleur physique ne saurait entrer en concrecence avec une qualité intentionnelle au sein d'un tout qu'elles contribueraient à fonder avec d'autres rien que parties en concrecence. La concrecence n'enjambait pas la disjonction radicale séparant les régions ontologiques. Elle s'y confinait et, avec elle, la portée du synthétique *a priori*.

Le rapport intentionnel revenait à un rapport extrinsèque entre deux tous concrets relativement indépendants au sein desquels la concrecence s'était déjà jouée (justement pour en faire des tous). Autrement dit, dans les *Recherches Logiques* la concrecence n'enjambe pas les deux termes du rapport intentionnel. Celui-ci arrivait toujours trop tard, s'y greffait *a posteriori*, une fois scellé le drame ontologique de la concrecence des tous concrets (en rapport intentionnel), une fois l'instabilité de la *Fundierung* recentrée par englobement et position. L'intentionnalité (au sens le plus large du terme, c'est-à-dire au-delà d'une teneur en signification) n'était pas vraiment au cœur de l'effervescence de la concrecence. Extérieure à la concrecence des tous concrets qu'elle mettait en rapport, elle n'était précisément pas *constituante* et encore moins *transcendantale*.

Or voilà qui change littéralement de fond en comble avec les tous transcendants qui émergent du tournant transcendantal de la phénoménologie. En effet, les vécus transcendants sont, quant à eux, faits de rien que parties extrêmement hétérogènes, et même de nature opposée (regroupant les deux régions jadis opposées et infranchissables), ce qui rend encore plus « miraculeuse » (mot qui, précisément à ce sujet, revient souvent sous la plume de Husserl) l'unité de la concrecence. Unité faite d'irréductibles dont l'irréductibilité est mise à l'épreuve par l'absolue dépendance méréologique. Si les rien que parties sont des parties absolument *dépendantes*, leur *disjonction* n'est pas entamée par la concrecence, tout comme la concrecence n'est pas

mise en doute par la disjonction. Ainsi, la concrescence transcendantale enjambe les différences régionales, allant jusqu'à coupler des rien que parties relevant de régions opposées, se situant de part et d'autre de cet *abîme de sens* séparant l'immanence de la transcendance : l'hétérogénéité de la disjonction est ici à son comble, et pourtant la rigueur de la concrescence n'en démord point.

Pour le dire autrement, et si nous gardons à l'esprit le principe de la réduction méréologique qui, à l'inclusion des parties non indépendantes dans un tout substituait leur « simple coexistence », il vient que, avec la réduction transcendantale, c'est la concrescence elle-même qui fixera exclusivement cette coexistence et qui résorbera complètement le milieu où celle-ci a lieu. Le *fait* de la concrescence est, tour à tour, le seul *a priori* d'une coexistence non préexistante. Il n'y a pas de milieu préliminaire de la coexistence entre les rien que parties. Il y a certes des lois, et du non arbitraire. Or ce non arbitraire est justement commandé par la seule concrescence, libérée de tout carcan ontologique, de tout commun dénominateur avec lequel elle serait obligée de composer comme c'était encore le cas lors des *Recherches Logiques*. La différence méréologique entre les vécus psychologiques et les vécus transcendants répond à la façon dont la réduction méréologique s'y déploie chaque fois : de façon limitée et confinée à la seule région psychique pour les premiers, alors que, pour les seconds, elle trouve à se déployer sans entraves, enjambant des régions opposées, et brassant des disjonctions bien plus hétérogènes. Ces précisions étant faites, venons-en à l'anatomie du tout concret « vécu transcendantal ».

4.3. *L'anatomie du concret « vécu transcendantal » ou la démultiplication des hétérogènes en concrescence*

Nous avons, d'un côté, le *vécu* (au sens étroit), c'est-à-dire, la rien que partie « subjective » du tout du vécu transcendantal (au sens large). « Dans » cette partie (qui est rien que partie) on trouve les actes (au sens large, i.e. tous registres architectoniques confondus), avec leurs composantes hylétiques et noétiques. De l'autre côté du tout concret « vécu transcendantal » (toujours au sens large), nous retrouvons le noème et tout ce qui en relève (aussi en un sens large qui inclurait, par exemple, les horizons comme horizons noématiques, internes et externes). On récupère ainsi pour l'analyse phénoménologique tout ce qui n'avait pas été reconnu auparavant comme en faisant partie : les *Recherches Logiques* situaient l'objet intentionnel en dehors de la sphère phénoménologique.

Du côté « noème », nous dénombrons toute une complexité de parties dépendantes : le noyau noématique et ses modalisations et modifications,

avec leurs structures d'horizons interne et externe (et les noèmes potentiels qu'ils impliquent). Cette potentialité comme potentialité est elle aussi une partie concrescence : elle l'est pour autant qu'elle contribue, depuis sa potentialité même, à la concrétude du noème (et, partant, à la concrétude du tout du vécu). Autrement dit : le noème actuel ne peut pas être ce qu'il est s'il n'est pas pris en concrescence avec ses horizons de potentialité.

Nous comprenons, à la lumière de cet exemple, la dissolution ontologique qui s'enclenche à mesure que la réduction méréologique se déploie : en effet, la « co-existence » des parties n'est pas limitée par la sphère de l'*existence* actuelle. La libération phénoménologique de la concrescence au-delà de tout empirisme borné élargit la phénoménologie vers l'empirisme radical que Husserl s'est toujours efforcé de chercher. C'est donc une erreur, une supposition ontologique (et dogmatique) limitant le déploiement de la réduction méréologique que de penser les parties concrètes comme parties effectivement *existantes* et faisant *actuellement partie* du tout concret « vécu transcendantal ». Cet éclatement de la coexistence ou du milieu de la concrescence se confirme :

1) tant dans la partie vécue qui, *pour être concrète*, se doit d'entrer en concrescence avec des rien que parties qui vont bien au-delà de ce qui est *réellement* vécu ; sans quoi ce « *reell* » n'afficherait même pas sa consistance de *reell*, devenant, par là, fantomatique, sans épaisseur

2) que dans la partie apparaissante qui, précisément pour être concrète ou concrètement apparaissante, se doit d'entrer en concrescence avec du non présent, par exemple avec des apparaissants potentiels (esquisses, possibilités de l'attention, autres objets de l'horizon externe). Si ces rien que parties potentielles n'entraient pas en concrescence, l'actuellement apparaissant ne pourrait pas apparaître *comme* il apparaît. Il serait réduit à une sorte d'esquisse plate et raide, imperméable à mes kinesthèses, inassimilable à tout système kinesthésique. L'évacuation radicale de tout tiers englobant, joint à l'investissement universel de l'expérience par l'*a priori* de corrélation (pensé comme tout au sens strict), fait que la « coexistence » entre les rien que parties ne préexiste pas aux parties elles-mêmes. Ce n'est qu'alors que celles-ci pourront se révéler, moyennant la concrescence (qui les appelle en complément aux autres concrétudes), dans leur plus surprenante disjonction et hétérogénéité. La coexistence est tour à tour émaciée par le déploiement de la concrescence elle-même, qui en fait une pellicule de plus en plus fine et d'autant plus exposée à des rien que parties lointaines et hétérogènes. Le déploiement de la réduction méréologique rend au milieu de la concrescence toute sa transpassibilité originaire. À son tour, la concrescence est reprise *explicitement*, rattrapée tant bien que mal par le déploiement de la réduction méréologique, et relancée de plus belle. Elle est retrouvée pour être sitôt relancée et

perdue. La spécificité de la pratique phénoménologique est dans ce mouvement de rigueur libérée se frayant un espace de lui-même pour y créer des appels d'air (qui sont autant d'appels à concrescence herméneutiquement impossibles à anticiper).

En effet, aussitôt qu'on se penche sur le problème avec un peu plus de soin, on constate que l'anatomie méréologique de la corrélation transcendante se révèle encore plus compliquée qu'il n'y paraissait. Au demeurant, il ne pouvait en être autrement dès lors que l'on cède à la concrescence le dernier mot : tel est le dessein de la réduction méréologique. Le déploiement de celle-ci, allant de pair avec la résorption des tous dans la concrescence de leur parties (et le dégrévement corrélatif du milieu de la concrescence), promeut la découverte de la façon, tout à fait surprenante, dont des rien que parties tout à fait disjointes et insoupçonnées, contribuent à la concrescence ou à la *Fundierung* des tous concrets. Ces parties sont non seulement régionalement disjointes, mais absolument hétérogènes dans leur rien d'être : la « consistance » d'une noèse n'a rien à voir avec celle d'une *hylè* d'acte, ni avec une *hylè* sensible externe, ni avec l'épaisseur d'absence des potentialités d'horizon *comme* potentialités, ni avec une protention, ni avec l'étoffe d'une *hylè* proprement kinesthésique, ni avec une *hylè* affective, ni avec un pur *Phantom* perceptif, ni avec une apparition de *phantasia*, ni avec une idéalité.

C'est là le sens de l'empirisme radical que Husserl appelait de ses vœux, et dont on comprend à présent qu'il ait pu apparaître sous la plume de Husserl lorsqu'il s'agissait de combattre un empirisme borné, matérialiste ou actualiste, de façon à faire un espace à ces autres rien que parties irréductibles et hétérogènes dans leur être que sont les espèces idéales dégagées dans leur pureté dans la *II^e Recherche* ou même l'idéalité de la signification dans la *I^{re} Recherche*. Elles ne sont que d'autres exemples de parties dépendantes entrant en concrescence sans que cela ne porte atteinte à leur irréductible spécificité. Ainsi, quelque hétérogènes qu'elles soient dans leur constitution intime, toutes ces rien que parties viennent à fonder en concrescence le tout concret de tel ou tel vécu transcendantal et contribuent à sa concrétude. Le déploiement de la réduction méréologique ne fait qu'émacier la fine pellicule de la concrescence pour en affiner la transpassibilité. C'est ainsi que les concrescences entre rien que parties se démultiplient dans toutes les directions du vécu transcendantal, et ce de façon rigoureuse et multiple à la fois.

Comprendre que rigueur et démultiplication de la concrescence sont ici strictement corrélées, revient à saisir ce que Husserl entendait par l'empirisme radical de la phénoménologie, allant, au nom de cette rigueur et aussi loin qu'il le faudrait, au-delà de tout préjugé naturaliste ou empiriste (qui n'admettrait, par exemple, que l'effectivité de la concrescence des rien que parties actuelles et sensibles) ou encore de tout intellectualisme (qui n'admet-

trait que la concrescence des simples noèses, reléguant la *hylè* à une contribution inessentielle au concret) ou de tout vitalisme (qui ne reconnaîtrait que l'hylétique du vécu transcendantal au sens strict comme seule partie concrète des vécu transcendants au sens large) ; et nous ne faisons là que citer certaines de ces limitations (parmi tant d'autres). Elles ont toutes en commun de constituer des façons de vouloir prédéterminer le milieu de la concrescence, d'en préjuger le (supposé) commun dénominateur. Or il n'en est rien : l'extrême rigueur de ce milieu tient à sa vacuité ontologique. Il n'y a pas de pierre d'achoppement unilatérale si ce n'est celle – multilatérale et non arbitraire – de la concrescence elle-même.

4.4. *Les hétérogénéités du « reell » ou l'élargissement de la disjonction entre rien que parties au sein de l'immanence réelle*

La foncière hétérogénéité ontologique des parties en concrescence se déploie *aussi* au sein du vécu, et ce de façon encore plus spectaculaire. En un sens, le *reell* n'est pas d'une pièce ou, si l'on veut, tout ce qui est de l'ordre de la vie et qui éventuellement contribue aussi à sa concrétude, ne relève pas exclusivement d'un *reell* actuel⁹. Mais cela ne veut pas dire pour autant qu'il ne faille le chercher de l'autre côté de l'*Abgrund des Sinnes*, du côté de la partie dépendante « immanence intentionnelle ». Non. Il y va bel et bien de concrétudes qui sont de l'ordre de la vie. Allons-y pas à pas.

Laissons de côté les exemples, foisonnants, de vécu potentiels (et, *a fortiori*, ceux des vécus virtuels), de *phantasiai* ou de représentifications en général dont le statut *reell* est pour le moins problématique (tant du côté noétique que, surtout, du côté de leur « contenus représentants »). Ceci dit – insistons-y encore une fois – ils méritent certes d'être analysés dans ce cadre ouvert par la réduction méréologique, dans la mesure où nul ne saurait nier leur contribution à la concrétude de la vie et à l'épaisseur des vécus, même dans leurs couches les plus apparentes et actuelles, dont la consistance apparente et « émergée » dépend de potentialités et virtualités *fungierend* dans les profondeurs de la vie. Plus encore, l'actuellement *reell* ne serait rien d'autre

9. Cela annonce, bien entendu, la structure de multi-stratification architectonique qui est propre au vécu. Cependant, nous n'aborderont pas dans les lignes qui suivent le cas, très particulier, des rien que parties « virtuelles » (dans le sens où l'entend Marc Richir) et la structure méréologique non pas des *implications intentionnelles* mais des *implications architectoniques*. Il est pourtant indéniable que les parties virtuelles, une fois le milieu de la concrescence dégagé par le déploiement de la réduction méréologique, contribuent de façon *tout à fait essentielle* à la concrétude de la vie et des vécus. Nous laisserons ces questions difficiles pour d'ultérieurs travaux qui, de toute façon, auraient requis d'être d'abord au clair sur les fondamentaux méréologiques qu'il nous fallait aborder dans le cadre, suffisamment complexe à lui seul, de la phénoménologie transcendantale.

que le cauchemar d'une présence massive et étouffante s'il ne se trouvait constamment nimbé de ces autres rien que parties non actuelles mais « appartenant » aussi au massif méréologiquement non indépendant de la vie et dont seule une couche émerge sous la forme du présent et de l'actuel.

Penchons nous, pour l'heure, sur un exemple plus basique et canonique, mais tout aussi éclairant quant à l'hétérogénéité des « rien que parties » disjointes « intégrant » l'immanence réelle. En un sens plus général, l'exemple servira aussi pour mieux souligner l'hétérogénéité des disjonctions concrescentes, l'agilité de la concrescence dès lors qu'elle se voit libérée du devoir de composer avec un quelconque tiers englobant, libérée par le déploiement *formel* de la réduction méréologique (que la réduction transcendantale permet *concrètement*). Rappelons, tout d'abord, que le vécu (au sens strict) est ce qui, à proprement parler, est *vécu* mais n'apparaît pas, alors que l'apparaissant apparaît mais n'est pas, à proprement parler, vécu, « *erlebt* ». C'est au sein de l'inapparaissant vécu que l'on verra poindre une autre transcendance, absolument *sui generis*, et qui n'est pas celle de l'immanence intentionnelle. Il s'agit, bien plutôt, d'une transcendance *de* l'immanence ou *dans* l'immanence, à savoir, ce que la phénoménologie appelle « le moi pur », et qui, du moins en phénoménologie, n'a rien, quoi qu'on ait pu en dire, d'un simple pôle logique, purement abstrait, dans le sillage du neokantisme. Bien au contraire.

Si nous nous situons au sein de l'immanence réelle, le moi pur n'« appartient » pas au vécu comme y « appartiennent » ses composantes « *reell* » (hylétiques et noétiques). Or, encore une fois, malgré cette « non appartenance » « ontologique au premier degré », ce moi est néanmoins absolument nécessaire à la concrétion transcendantale, au tout concret qu'est tel ou tel vécu transcendantal à tel ou tel moment de l'histoire transcendantale d'une subjectivité, et ce même quand le moi pur n'est pas actif ou actualisé. La rigueur de la concrescence méréologique a raison de l'argument qui expatrierait le moi pur du concret transcendantal (et plus concrètement de sa partie abstraite immanente réelle) en invoquant la « non appartenance » du premier au second, en opposant à sa prise en compte (comme rien que partie concrescente et tout simplement comme « objet d'analyse phénoménologique ») sa non « *réellité* ». *Les Recherches Logiques*, comme on le sait, n'étaient pas encore prêtes à ouvrir l'éventail de la concrescence à certaines disjonctions jugées trop hétérogènes et auxquelles le tournant transcendantal de la phénoménologie fera place : précisément le moi pur en est un exemple (s'ajoutant à celui de l'objet intentionnel). Le traitement que reçoit le moi pur en termes de contribution nécessaire à la concrétude des vécus transcendantsaux malgré sa non appartenance littérale, malgré sa franche disjonction par rapport à l'ordre du *reell*, en est la preuve. Ainsi, au regard de la concrétude des vécus

transcendants, impossible de faire fi du moi pur malgré son hétérogénéité tant par rapport à l'immanence intentionnelle (le moi pur est de l'ordre de la subjectivité et se situe du côté subjectif de l'*Abgrund des Sinnes*) que par rapport à l'immanence réelle (le moi pur, tout en étant subjectif, n'est pas *reell* au sens où le sont les composantes hylétiques et noétiques des vécus).

S'il s'agit, en phénoménologie, de traquer, à l'aide de cet appel d'air qu'est l'*epochè*, tour à tour radicalisée, les parties disjointes non indépendantes contribuant, par leur nécessaire condescence, à la concrétude des objets analysés, alors, effectivement, Husserl comprend qu'il est impossible de se passer du moi pur, et ce indépendamment du partage entre l'activité et la passivité. En effet, c'est dans ce moi que se déposent les *habitus*, or il vient que ces *habitus* contribuent de façon décisive à la concrétion de la vie transcendante (de la monade). À l'instar du moi pur lui-même, ils ne sont pas *présents* comme le sont les *actes*. Ils ne possèdent justement pas l'*actualité* des actes. Cependant, depuis leur inactualité ou, disons, non nécessaire actualisation, ils sont *fungierend*. Ils le sont *sans avoir à être actualisés*. Ainsi, *j'ai* et (même) *je suis* les convictions et prises de position qui se sont déposées et sédimentées en moi. Elles sont ce *avec* quoi *je fais* sans même m'en rendre compte (*ni n'avoir à m'en rendre compte*). Ces convictions ont constamment des effets sans que cette effectivité ne requière d'eux une actualisation constante au même titre que sont actuels telle ou telle noèse ou tels ou tels *data* de sensation. Toute noèse est pourtant inmanquablement nimbée d'*habitus* qui en commandent les enchaînements potentiels. Les *habitus* recèlent un « savoir » corporel (non propositionnel) à même l'apparaissant et commandant les chemins kinesthésiques d'approfondissement des horizons internes et externes adossés à l'une ou l'autre apparition. Les *habitus* prescrivent le tâtonnement kinesthésique visuel et tactile propre aux synthèses de recouvrement et d'explicitation attachées à tel ou tel type chose, en permettant ainsi la reconnaissance et la mise en place de l'une ou l'autre aperception supplémentaire (entraînant à son tour d'autres attentes phénoménologiques couplées à d'autres kinesthèses).

Bref, les *habitus* déposés sur le moi ont un caractère indiscutablement subjectif, ce qui les situe dans la partie condescende « vie » ou « immanence » (vécue mais non apparaissante). Et pourtant, malgré cela, ils sembleraient faits d'une autre étoffe que celle dont est tissée la couche d'acte des vécus eux-mêmes, avec leurs composantes hylétiques. Les actes sont, pour le dire ainsi, davantage pris dans le flux du temps immanent et, partant, constamment changeants au gré de la modification permanente des impressions en rétentions. La temporalisation des *habitus* est, en revanche, tout autre, irréductible à celle des actes, et ce bien que tous deux, *habitus* et actes, soient incontestablement « subjectifs », rien que parties de la partie

concescente « vie transcendante », et contribuant tous deux à la concrétude du tout du vécu transcendantal.

4.5. Ouvertures sur l'intersubjectivité (et l'interfactivité) transcendantales

Nous ne pouvons oublier, dans tout ce panorama subtil et foisonnant, le statut problématique d'autrui, des autres « moi ». C'est que, une fois le tournant transcendantal de la phénoménologie établi, l'absolu (le tout absolument indépendant) revient, au fond, au système des corrélations transcendantales en quoi consiste l'intersubjectivité transcendantale prise dans le tout de son histoire. L'universalisation de l'*a priori* de corrélation, jointe à sa traduction méréologique en termes de tout au sens strict, induiront de profonds changements quant au statut du tout absolument indépendant. Celui-ci n'est plus un monde omni-englobant et d'une seule pièce contenant (au sens littéral et strict) deux régions, celle des objets et celle des vécus, faites de tous certes disjoints mais relativement indépendants, en rapport de simple voisinage, et non de condescence (ce qui n'est que l'apanage des parties non seulement disjointes, mais aussi absolument dépendantes). Ce tout omni-englobant, pour être le concret absolu de l'attitude naturelle, n'est pourtant pas un « tout au sens strict ». Ce n'est qu'en régime de phénoménologie transcendantale que le concret absolu prend la forme d'un tout au sens strict où règne la condescence (et non pas les emboîtements successifs de tous à l'aune des opérateurs d'inclusion et d'appartenance) ; or voilà que celle-ci s'étend jusqu'à l'histoire transcendantale de l'intersubjectivité monadologique avec, comme autre partie condescence principale, située à l'autre bord de l'*Abgrund des Sinnes*, son corrélat constitutif, à savoir, le « monde » (comme histoire des sédimentations constitutives).

Bien que nous ne puissions nous attarder ici sur la question, il va sans dire que ce tout formé par l'intersubjectivité transcendantale (dans son histoire) et le monde comme corrélat constitutif s'avère être, plus que jamais (et même de façon paradigmatique) un « tout » intermittent qui apparaît et disparaît *comme tout* au profit de la seule condescence. Il y va bien plutôt d'une « totalité » originairement plurielle, multiples déphasées, et dont le déphasage est certes à mettre en rapport avec le déphasage proprement architectonique « intérieur » à chaque vie transcendantale. Il y va d'une cohésion qui est bien plus de l'ordre de la *chôra*¹⁰, nouant au plus profond ces deux déphasages : celui, intrinsèque à une vie, et celui d'une vie par rapport à d'autres

10. Sur ce point on peut consulter l'article de István Fazakas, « Éléments pour penser la scène archaïque de la phénoménalisation », in *Eikasia* n°55, mars 2014, et qui reprend et commente certains aspects des *Fragments phénoménologiques sur l'espace et temps* (Millon, Grenoble, 2006) de Marc Richir, dont on reprend l'usage architectonique et interfacticiel de la *chôra* platonicienne.

vies. La profondeur architectonique où se situe, d'emblée, la *chôra*, est *ipso facto* un lieu de déphasage entre monades¹¹ ; or cette profondeur architectonique hors présent assure, du même coup, que ce déphasage ne soit pas un simple désaccord entre solipsismes (ce qui peut arriver au registre des présents et de l'intersubjectivité transcendantale) mais, bien au contraire, prenne l'aspect, très difficile à cerner méréologiquement, d'une « condescence » de condescences sans perte de l'irréductible singularité (non plus comme concrétudes mais comme condescences) de chacune d'entre elles. En effet, les condescences qui font la cohésion de l'interfactivité transcendantale (que Richir distingue bien de l'intersubjectivité transcendantale) ne sont pas seulement des condescences de concrétudes ou rien que parties (ce qui correspond, dans les termes de Richir, aux « synthèses passives de second degré »), mais aussi et surtout, méréologiquement parlant, des « condescences » de condescences, donc des condescences entre « parties concrètes » (que Husserl distingue soigneusement des « parties absolument dépendantes » ou rien que parties¹²) : il s'agit là d'un schématisme non seulement entre concrétudes (se réfléchissant au sein d'un phénomène), mais entre phénomènes, bref un schématisme de phénomène à phénomène et qui correspond à celles que Richir appelle « synthèses passives de troisième degré »¹³.

5. QUESTIONS DE MÉTHODE : MÉRÉOLOGIE ET ARCHITECTONIQUE

5.1. De la légitimité et de l'opportunité de la méréologie en phénoménologie transcendantale

Pour conclure provisoirement¹⁴, faisons un pas en arrière pour essayer, à ce point de notre exposé, de nouer d'une autre façon les parties précédentes

11. Cf. Marc Richir « Monadologie transcendantale et temporalisation » paru dans *Husserl-Ausgabe und Husserl Forschung*. S. Ijsseling. Kluwer Academic Publishers, Dordrecht, 1990, pp. 151-172.

12. C'est une erreur méréologique de les confondre, les « parties concrètes » n'étant pas « absolument dépendantes », mais ayant une certaine indépendance, toute relative (bien que non assimilable non plus à l'indépendance relative des tous relativement indépendants de l'attitude naturelle).

13. Cf. Marc Richir, *Méditations phénoménologiques. Phénoménologie et phénoménologie du langage*, Millon, Grenoble, 1992.

14. Quitte à appliquer, dans des travaux ultérieurs, ce même questionnement à des problèmes tels que la multi-stratification de l'expérience, le problème des parties virtuelles, les synthèses passives de troisième degré, et la spécificité du doute hyperbolique comme seul levier méréologique permettant d'ouvrir à ces types de concrétudes phénoménologiques. On peut se reporter, pour l'heure, au traitement qu'ont reçu ces questions dans notre article : « Suspensión hiperbólica y desalineamiento transcendental », in *Eikasia* n° 58, septembre 2014.

de ce travail. Nous avons examiné jusqu'ici des multiples disjonctions dont l'hétérogénéité n'avait de cesse d'être défiée par une concrescence qui, miraculeusement, finissait par s'y frayer un chemin. L'*époque* phénoménologique déclenche le déploiement d'une réduction méréologique portant au devant les rien que parties (au détriment des tous et des rapports de voisinage extrinsèques et emboîtés qui leur sont appareillés), si bien que la concrescence entre ces rien que parties investit les appels d'air induits par l'*époque*. Or ces multiples rien que parties sont tout de même structurés en deux grands blocs, vie et monde qui, malgré leur caractère massif, restent, bel et bien, des « parties » non indépendantes. Ainsi, le monde, rappelons-le, ne se tient, phénoménologiquement, que d'être en concrescence avec la partie immanente ou vécue (au sens strict) du (tout du) vécu (au sens large) transcendantal. Ce qui est de l'ordre du monde, contribue, depuis sa phénoménalité, à la *Fundierung* du tout du vécu transcendantal, entrant par là en concrescence avec la vie transcendantale (au sens strict) sans, pour autant, s'y réduire. Voilà donc ce mystère sur lequel on n'aura de cesse d'insister : il y a un couplage entre l'*absolue dépendance* des riens que parties concrescentes de la corrélation transcendantale et leur *absolue irréductibilité*. L'immanence réelle *n'est pas* l'immanence intentionnelle ; et, pourtant, l'une ne peut aller sans l'autre. Citons encore une fois cette occurrence de l'expression « *Abgrund des Sinnes* » qui, bien que connue et citée dans des travaux antérieurs, va nous permettre une lecture reliant la phénoménologie transcendantale avec le premier point de notre travail, et qui portait sur l'usage architectonique de l'ontologie formelle. Husserl, comme on le sait, s'exprime en ces termes :

Sans doute à l'être immanent ou absolu et à l'être transcendant on peut appliquer les mots "étant" (*Seiende*), "objet" (*Gegenstand*) : ils ont bien l'un et l'autre leur statut de détermination ; mais il est évident que ce qu'on nomme alors de part et d'autre objet et détermination objective ne porte le même nom que par référence à des catégories logiques vides. Entre la conscience et la réalité se creuse un véritable abîme de sens [*Abgrund des Sinnes*]. (Hua III/1, 105. tr. fr. 163).

Si, pour finir, nous revenons à ce passage, c'est parce qu'il constitue une illustration parfaite de l'usage, « à la façon de leviers », de certains concepts de l'ontologie formelle, ici utilisés en régime de phénoménologie transcendantale. « *Seiende* » et « *Gegenstand* » y sont utilisés comme leviers, donc *justement pas* dans le sens que Heidegger leur prêtait dans sa critique à Husserl, comme si la *Gegenständlichkeit* constituait je ne sais quel rétrécissement de la phénoménalité. Il n'en est rien car *Gegenstand* a ici un sens ontologico-formel, tout comme *Seiende*. Quelque surprenant que cela puisse paraître, « *Seiende* » et « *Gegenstand* » ne sont, ici, que des façons de délimiter abstraitement le milieu des concrescences sans chercher pour autant à combler ce milieu ni à le grever ontologiquement d'une façon ou d'une autre.

Il s'agit bien plutôt de laisser ce milieu pour le dire ainsi « en blanc », afin qu'il soit investi, irréductiblement *a posteriori*, par les concrescences elles-mêmes. Comme nous l'avions signalé dans le point I, ce n'est qu'une certaine contamination kantienne de la problématique qui aura fait que d'aucuns voient dans l'objectité tel que Husserl la met ici à contribution (précisément sous la forme de levier) un quelconque forçage de la phénoménalité. *Gegenstand* et *Seiende* s'épuisent dans leur fonction de leviers ; des leviers « au fond » ou « aux bords » desquels se révèlent des concrescences entre (rien que parties) irréductibles : ce qui est de l'ordre de la vie d'un côté, et ce qui relève du monde de l'autre et, au-dedans de ces massifs, d'ultérieures irréductibilités démultipliées (nous avons vu, par exemple, les disjonctions parsemant rien que l'immanence réelle et mettant à mal toute prétendue univocité – par exemple à l'instar de Michel Henry – de la « réellité »).

Arrivés à ce point, nous nous devons de poser la question du statut de la méréologie et, plus concrètement, celle de sa légitimité et de son opportunité en régime de phénoménologie transcendantale. Rappelons que la situation que l'on appelle « phénoménologique transcendantale » a ceci de particulier que la corrélation entre les deux termes (vie et monde) de l'*a priori* de corrélation, occupe la totalité du champ de l'expérience, et ce sous la forme non pas de deux tous relativement indépendants se tenant côte à côte, mais de la concrescence ou de concrescences plurielles prenant à partie le soi phénoménologisant (ici, désormais, juge et *partie*). De ce fond méréologique, de sa structure en forme de tout au sens strict, découle l'impossibilité de survoler les concrescences en investissant (comme c'est le cas en régime d'attitude naturelle) l'interstice laissé par un tout d'ordre supérieur qui inclurait la totalité de la concrescence, dès lors survolée et, partant, tarie et centrée.

Le recouvrement complet de l'*a priori* de corrélation dans les termes d'un tout au sens strict a pour conséquence que la seule attestation possible d'une cohésion repose dans la concrescence elle-même et non pas dans l'appréhension de cette cohésion comme totalité. En effet, cette dernière prise en vue ou perspective devient radicalement impossible, non effectuable, dès lors que le sujet philosophant se trouve pris à partie dans la concrescence elle-même : le destin de la « holologie » ou du holisme est définitivement scellé en situation de phénoménologie transcendantale ; seule l'option méréologique arrive à survivre à un milieu affichant une telle structure de fond. Ainsi, ce qui conforte la légitimité et même l'opportunité de la méréologie est l'*Abgrund des Sinnes* lui-même. Il est discutable et approximatif que telles et telles différences entre parties se situent au sein de la corrélation transcendantale exactement comme le phénoménologue ou méréologue le fait. Certes. Mais à ceci près que l'usage des concepts de « tout » et de « partie » sous la forme de « leviers » ne prétend pas *tomber juste*, mais bien plutôt ouvrir un cadre de

manifestation pour les concrescences elles-mêmes et pour qu'elles se manifestent d'elles-mêmes.

Il y a deux facteurs essentiels à la manifestation des choses mêmes, et c'est justement ces deux facteurs qui légitiment, en régime de phénoménologie transcendante, l'usage de la méréologie comme outil formel (donc ne prétendant pas statuer à la place des choses mêmes) :

1. Il y a des irréductibles (i.e. des riens que parties irréductibles : par exemple une *phantasia* n'est pas une affection, et, au dedans d'une même région, une couleur n'est pas une extension) qui, cependant :

2. entrent en concrescence (i.e. cette *phantasia* est ce qu'elle est, a cette texture et cette épaisseur parce qu'elle est prise en concrescence avec une certaine résonance affective ; celle-ci, à son tour, a cette force de transcendance, ce pouvoir d'arrachement à toute intimité personnelle, cette portée proto-ontologique, cette façon de mordre sur le monde parce qu'elle est tendue du dedans par cette *phantasia*).

Ce n'est qu'alors, au dedans de ce cadre, que l'on pourra aborder d'autres questions, noter, par exemple, que telle ou telle rien que partie est aussi couplée à une autre partie disjointe (la corporéité, le monde comme sol ou arche originaire) par où le tout gagne l'épaisseur fugace qui lui est propre ; ou bien remarquer qu'il faut placer autrement la frontière générique entre *phantasia* et affection dans tel ou tel cas concret. Cependant, ce ne sont là que des *ajustements* qui travaillent avec les instruments méréologiques offerts par les concepts ontologico-formels de « tout » et de « partie ». Qu'il puisse y avoir des erreurs d'ajustement ou de justesse est tout à fait normal et même souhaitable, l'architectonique n'étant que la mise en place, par une sorte d'erreux (par excès) contrôlée, d'une téléologie de l'ajustement par où la chose elle-même se révèle comme ce qui, tour à tour, contre ces excès. Or il faut ces excès pour que les choses elles-mêmes se révèlent. La sauvagerie et la transcendance des choses mêmes tient justement à ce qu'elles ne se révèlent pas à nous directement. C'est comme si les calibres de focalisation dont nous sommes capables n'y étaient pas adaptés ; voilà pourquoi il ne nous reste qu'à avoir recours à ces excès architectoniques : ce n'est que dans la façon dont tels excès sont contrés que nous pouvons y lire, en pointillés, les choses elles-mêmes.

Croire le contraire serait profondément naïf. Or c'est cette naïveté qui, au fond, préside à certaines critiques de la méréologie quand on lui oppose ce fait prétendument phénoménologique, par ailleurs banal et évident, que les phénomènes ne se donnent pas sous la forme de « parties » parce que tout serait mélangé et imbriqué, se donnant du même coup etc. Les phénomènes, bien entendu, n'ont pas, en eux, des parties clairement délimitées. Mais ils ont bel et bien des parties différentes et irréductibles. Certes le dessin de leurs

limites, la ligne de leurs périmètres, est loin d'être claire. Toutefois, il est indéniable qu'il y a bel et bien de la concrescence (en effet, tout se donne mélangé) entre irréductibles (mais pas n'importe comment et sans atteinte à la spécificité de chaque « élément »). C'est cette *hétérogénéité dans l'union* qui justifie l'usage architectonique de la méréologie, et qui justifie, en dernier ressort, que l'on puisse *distinguer* des parties. Ainsi, malgré les anathèmes anti-méréologiques, nous pouvons, tout au moins, déclarer : « il y a de (soulignons le *partitif*) l'irréductible en concrescence ». La méréologie n'est qu'une façon de faire avec, d'opérer à partir de ce *factum* pour y déployer la phénoménalité et pour le faire à travers la réduction phénoménologique, c'est à dire, en s'appuyant : 1. sur la concrescence et 2. sur l'irréductibilité de ce qui est pris en concrescence.

En effet, la phénoménalité pure, dans sa subtilité, n'est justement que la démultiplication de cette concrescence entre parties disjointes. Tel est le dessein de la réduction méréologique ; la difficulté étant de donner libre cours à la concrescence pour qu'elle impose sa rigueur propre, pour qu'elle puisse joindre aussi loin et aussi profond qu'il le faudra des parties de tout genre et espèce (ici en un sens littéral qui recoupe le sens technique que l'expression revêt en phénoménologie). Ainsi, la réduction méréologique se doit de se déployer aussi loin et aussi profond que la concrescence l'exige. Libérée de la chape de tout tiers englobant, la concrescence réunit des irréductibles que la méréologie, ayant renoncé d'emblée à les sertir au plus près, ne fait que repérer dans leur irréductibilité. Sans prétendre au dernier mot sur les concrétudes, elle se contente, de prime abord, d'en relever l'irréductibilité, et de constater, d'emblée, qu'il y va d'une concrescence entre rien que parties irréductibles. La double force de la réduction méréologique est aussi une double source d'erreurs possibles pour l'analyse phénoménologique.

1) La force de la concrescence peut justement obscurcir cette irréductibilité et, par là, induire une *myopie* (étymologiquement une non vue ; une courte vue) envers une pluralité que l'on prendrait comme étant d'un seul tenant, que l'on interpréterait à tort comme n'ayant qu'une seule composante (matière et qualité sont, par exemple, difficiles à discerner dans un vécu intentionnel ; preuve en est que la tradition philosophique les a souvent confondues).

2) En revanche, la force de l'irréductibilité (i.e. de la disjonction entre parties) peut, quant à elle, induire une *bé-vue* (étymologiquement : vue double) se méprenant sur l'*unité* profonde de la concrescence. L'évidence éclatante de la disjonction entre parties peut faire que nous y voyions non pas une concrescence de, mettons, deux parties (disjointes mais) dépendantes fondant un seul tout concret, mais deux tous relativement indépendants ou éventuellement deux parties (disjointes) indépendantes. Nous nous méprenons de la

sorte non pas sur le caractère disjoint des parties (des tous relativement indépendants peuvent devenir les parties d'un tout morcelable ; elles sont pourtant bel et bien des parties disjointes), mais sur leur caractère de non-indépendance. C'est cette bévue ou vue dédoublée qui est constamment commise par l'attitude naturelle, si bien que, aveuglée par l'éclatante disjonction entre ce qui est de l'ordre du monde et ce qui est de l'ordre de la vie, elle y voit deux tous concrets relativement indépendants ou ce que Husserl appelle deux « parties concrètes » (relativement indépendantes). Mais une telle bévue peut tout aussi bien être commise lors de l'analyse proprement phénoménologique. Ainsi, il n'est pas aisée de voir dans une véritable *phantasia* la concrescence d'une affection, ce qui fait que la *phantasia*-affection comme tout concret n'est pas vue à son juste registre architectonique. À nous méprendre en méréologisant, on peut y voir, poussées par la « nature » disjointe de la *phantasia* et de l'affection (chacune de part et d'autre de l'*Abgrund des Sinnes*) deux parties relativement indépendantes, ce qui correspond plutôt à la structure méréologique d'une autre configuration qui n'est plus un tout au sens strict et qui se situe à un autre niveau architectonique : à savoir, le tout imagination-affect, dont chaque partie est, en effet, relativement indépendante et donc (relativement) séparable. Ceci n'est absolument pas le cas de la *phantasia*-affection, où le côté phantastique ne tient pas sans le côté de l'affectivité (et vice-versa). Il en est de même avec le tout *phantasia*-(affection)-« perceptive ».

Chaque rien que partie, bien qu'elle soit essentiellement latérale, in-visible ou in-en-visageable, peut être approchée par le levier ontologico-formel « partie », par où la méréologie, encore une fois, porte bien son nom : se situant en deçà de toute mention d'« unité » risquant d'amener, fût-ce architectoniquement, une re-centration des concrétudes (foncièrement latérales) et quitte à affiner davantage les pourtours des rien que parties, le « méréologiser » se contente de s'y référer *méreo*-logiquement, c'est à dire littéralement *en partitif*, et ce, pour le dire ainsi, en-deçà de l'unité (du moins pour ce qu'il en est des rien que parties). En un sens, la méréologie, de par cet usage du partitif (qui travaille dans le simple constat : il y a *de* l'irréductible en concrescence) est plus fine (et plus fondamentale), notamment en régime de phénoménologie transcendante, qu'une simple théorie des relations qui travaillerait avec le simple levier ontologico-formel de l'unité. De ces dernières catégories logico-formelles, et puisque nous en faisons un usage architectonique (et non pas *directement* ontologique), nous ne dirons pas qu'elles sont *fausses* (ce qui serait en franche contradiction avec ce que nous avons soutenu au tout début de notre texte). Nous dirons tout simplement qu'elles sont moins ajustées (i.e. dans leur usage architectonique) au champ des concrétudes phénoménologiques que ne le sont les catégories formelles de « tout » et de « partie ».

Nous pouvons donc, de la sorte, tout aussi bien justifier non seulement la *légitimité*, mais aussi l'*opportunité* de la méréologie et des catégories de « tout » et de « partie », et le faire, notamment, par rapport à d'autres catégories ontologico-formelles comme celles d'« unité » ou de « relation » qui pourraient aussi jouer le rôle de leviers architectoniques. En effet, tous les leviers architectoniques ne se valent pas ; ou, si l'on veut, toutes les catégories ontologico-formelles ne remplissent pas leur possible rôle architectonique avec la même justesse. Cette question, absolument abyssale car se situant énigmatiquement à la croisée de l'ontologie formelle et des ontologies matérielles mériterait, certes, d'ultérieurs approfondissements.

En ce sens, et en toute rigueur méréologique, on dira que les concrets transcendants, i.e. les vécus transcendants, sont des « tous » in-totalisables, impossibles à surplomber, faits de cohésions sans concept *in fieri*, toujours en germe. Ces cohésions, sorte de totalisations immanentes, jamais assurées ni stabilisées, sont tissées de rien que parties disjointes, donc *spécifiquement* hétérogènes, et que l'on peut approcher, en toute rigueur méréologique, *en partitif* et, en un sens, en deçà de l'unité. On dira que ce qui fait la concrétude, l'épaisseur du vécu transcendantal, c'est, tout d'abord, *du noème, du noétique, du kinesthésique, de l'horizon, de la hylè, du moi pur, de l'habitualité* etc.

C'est ainsi, en tout cas, que s'articule le phénoméno-logique *pur*. Cette *pureté* phénoménologique – voilà son étrange paradoxe – quelque émaciée et délestée de toute ontologie, quelque affinée dans sa rigueur (rien que) phénoménologique qu'elle soit, ne tend absolument pas vers le *néant* ou vers le *vide*. Loin de là ; c'est bien tout le contraire qui a lieu : il en résulte un foisonnement proto-ontologique de concrescences d'hétérogénéités *en partitif*, c'est-à-dire, de concrétudes non susceptibles d'être (mises à distance pour être) comptées-pour-unes qui, malgré cela, sont rigoureusement irréductibles et donc plurielles.

Au demeurant, cela nous offre l'occasion de parer explicitement à un malentendu qui est devenu un lieu commun de la phénoménologie post-husserlienne et qui tient au concept de « pureté » phénoménologique, et relève de ce que Husserl entendait par ces mystérieux « *reines* » ou « *bloßes* », qualificatifs qui accompagnent souvent le *Phänomen*. En effet, il est crucial de noter que, en régime phénoménologique, ce que Husserl entendait par « *reines* » ou « *bloßes* » ne va de pair ni avec l'abstrait, ni avec le formel ou le vide, ni même avec la simplicité structurelle. Le phénoménologiquement pur, bien au contraire, et justement en vertu de cette pureté – sorte de légèreté ontologique d'autant plus exposée à concrescence qu'elle n'est légère – se traduit en un foisonnement vertigineux d'articulations entre rien que parties disjointes, au détour d'horizons multiples, d'implications intentionnelles se répandant dans toutes les directions de la corrélation transcendantale.

5.2. *La fragilité de la phénoménalité pure : sur le sens de la clause finale du « Principe des principes » (Ideen I, § 24) et ses mésinterprétations*

Si les irréductibilités en concrescence sont difficiles à délimiter, surtout quand on se risque dans des milieux architectoniques profonds, elles sont bel et bien là, rigoureusement distinctes quoiqu'obscures. Ainsi, le phénomène se donne, pour reprendre une expression de Ricardo Sánchez Ortiz de Urbina, sous l'espèce d'une « obscurité distincte »¹⁵. La subtilité de sa distinction, la subtilité de son anatomie, va se complexifiant à mesure que le vécu se purifie. Or, à mesure que le vécu se purifie, il devient de plus en plus fragile dans sa « facticité », dans son *rien-d'être*, ce qui rend d'autant plus facile qu'il soit recouvert (et donc obscurci) par d'autres instances, architectoniquement dérivées, et lui étant aisément superposables.

L'articulation du phénomène pur est donc d'une énorme subtilité. C'est bien pour cela que, comme nous venons de le suggérer, le risque de substruction est désormais au rendez-vous. Ce risque provient de toute extériorité qui surplomberait le strict milieu de la concrescence entre les parties du (tout du) vécu transcendantal : c'est que *stricto sensu* ce « milieu » est inexistant, tissé de l'in-fondement de la dépendance, de la *fondamentale* non suffisance (comme fondement) ou, si l'on veut, du principe de « raison non suffisante » qui vaut pour *chacune* des rien que parties. Cet évidemment constant fait de la *pureté* phénoménologique le plus formidable et subtil tissu de « contenus » hétérogènes. C'est bien pour cela que la *précision* de sa syntonie, l'*exacte* latitude de ce – disons-le ainsi – « *rez-de-concrescence* », est si difficile à ceindre. La moindre intromission ontologique dans ce pur milieu phénoménologique devient un vrai « pavé dans la marre » arrêtant net ce formidable foisonnement de rien qu'êtres.

Le plus difficile est justement de se tenir au dedans des limites de cette pure phénoménalité, de rester, pour le dire ainsi, « *au ras de* » la concrescence. Car ce n'est qu'à se mettre en phase avec elle, à se situer sur ce « *rez-de-concrescence* », qu'il nous est donné de saisir la richesse proto-ontologique des rien que parties. Seulement *dans les strictes limites* de cette subtile latitude, réussit-on à capter la concrescence des parties disjointes les plus éloignées et les plus insoupçonnées. Ainsi, et quoi qu'en dise une récente phénoménologie post-heideggerienne (qui dénonce la clause finale du

15. Ricardo Sánchez Ortiz de Urbina, « L'obscurité de l'expérience esthétique », in *Annales de phénoménologie* n° 10, 2011, pp. 7-32. Voir aussi : Ricardo Sánchez Ortiz de Urbina, *Estromatología. Teoría de los niveles fenomenológicos*, Brumaria/Eikasia, Madrid 2014.

célèbre *Principe des principes*, énoncée dans le § 24 de *Ideen I*, comme clause *limitative*), c'est le fait de *ne pas outrepasser* les limites (et non pas le contraire !) dans lesquelles le phénomène s'offre à nous comme phénomène pur qui est loin d'aller de soi. En revanche, le fait d'outrepasser cette clause finale, que d'aucuns appellent de leurs vœux en y voyant un « dépassement de la métaphysique », n'a rien d'un défi périlleux, d'une quelconque aventure de la pensée parsemée de dangers. Bien au contraire, *outrepasser les strictes limites* de la phénoménalité correspond à ce qui, soumis que nous sommes aux inerties de l'attitude naturelle, coule le plus de source. C'est, à vrai dire, ce à quoi nous avons le plus de mal à nous empêcher de céder. En effet, l'analyse philosophique s'expose au danger de survoler (et, par là, surseoir) la fine anatomie du vécu transcendantal *pur*. C'est ce mouvement de surplomb que Husserl dénonce à maintes reprises comme un philosophe excessivement théorique et qui philosophe comme « d'en haut », sans égard à la concrétude de l'expérience, à sa logique inhérente, et qui n'est autre que celle de la concrecence. Citons la formulation du célèbre principe et soulignons cette clause finale, souvent interprétée comme limitative alors qu'elle constitue le garde-fou par où ce principe s'attache à nous tenir dans l'exacte et fine latitude qui s'avère transpassible à la richesse du phénoménologique pur :

toute intuition donatrice originaire est une source de droit pour la connaissance ; tout ce qui s'offre à nous dans "l'intuition" de façon originaire (dans sa réalité corporelle pour ainsi dire) doit être simplement reçu pour ce qu'il se donne, mais sans non plus outrepasser les limites dans lesquelles il se donne alors »¹⁶ (Hua III/1, 43-44. tr. fr. p. 78).

Les limites à ne pas outrepasser ne sont pas (comme cela a été souvent compris dans le cadre de la phénoménologie française contemporaine) de quelconques limites imposées à la phénoménalité. Dans « limites de la phénoménalité » il faut plutôt entendre un génitif subjectif : il y va des limites qui définissent cette phénoménalité même, qui lui appartiennent essentiellement, et au-delà desquelles elle cesse de valoir comme phénoménalité.

16. C'est nous qui soulignons à l'aide de caractères gras ce à quoi nous nous référons comme la « clause finale » du *Principe des principes*. L'original allemand dit : « [dass] jede originär gebende Anschauung eine Rechtsquelle der Erkenntnis sei, dass alles, was sich uns in der "Intuition" originär, (sozusagen in seiner leibhaften Wirklichkeit) darbietet, einfach hinzunehmen sei, als was es sich gibt, **aber auch nur in den Schranken, in denen es sich da gibt** ». Quant à des exemples d'enfreinte de ce principe, dénoncées, par ailleurs, comme des « fantaisies philosophiques jetées de haut (*von oben her philosophische Einfälle*) » (Hua III/1, 121. tr. fr. p. 185), on se référera à tout le chapitre II de la 1^{re} Section des *Ideen I* et, plus loin, au très intéressant § 55 des *Ideen I*.

Il ne s'agit donc pas d'aller au-delà de l'intuition donatrice pour rejoindre le donné, mais justement de s'ouvrir à la richesse intrinsèquement phénoménologique du donné pour autant qu'il y est donné en concrescence avec l'intuition donatrice, dans ses strictes limites. Ce n'est qu'au dedans des limites de celle-ci que le « donné » (troué dès lors d'absences) peut se phénoménaliser dans toute sa concrétude, dans l'entière articulation de sa concrescence, selon un foisonnement inachevé de parties dépendantes (intentionnellement impliquées) et qu'il faut justement tâcher de ne pas tarir, en s'efforçant d'en suivre la trajectoire à l'infini. Tout est dans la compréhension du rapport intrinsèque qui existe entre la richesse d'articulations du phénomène et sa pureté, comme si l'un était le garde-fou de l'autre. C'est bien entendu l'ouverture à l'infini de ce processus qui constitue le dessein de la réduction méréologique.

5.3. *La vertu révélatrice de la réduction méréologique : émiettement, saturation, mise en suspens, concrescence*

Pour terminer, mettons en lumière le rôle de révélateur qui revient au déploiement de la réduction méréologique, et qui s'avère tout à fait essentiel en phénoménologie. Commençons, tout d'abord, par ce qu'elle est à même de révéler *en négatif*, c'est à dire par ce que son *non déploiement* manifeste quant aux milieux où celui-ci s'enlise ou devient impossible. Portons-nous ensuite sur ce que son déploiement effectif manifeste. Tout bien réfléchi, si la réduction méréologique se situe à la charnière entre *epochè* et réduction, cherchant chaque fois à se déployer de façon concrète suite à ces passages à la limite que sont, chaque fois, les suspensions phénoménologiques (de plus en plus radicales), il n'en reste pas moins que cette articulation ne se fait pas – disions-nous au tout début de ce travail – « n'importe comment ». C'est qu'il y a, comme nous venons de le suggérer, des suspensions en un sens faussement radicales qui ne promeuvent absolument pas un enrichissement phénoménologique.

En effet, il serait faux, et même ridicule et enfantin, de prétendre que la seule radicalité garantit la pertinence d'un discours phénoménologique et, partant, que toutes les radicalités se valent, comme s'il suffisait de s'élancer dans une course effrénée au dépassement de la phénoménologie pour dire juste ou, tout simplement, pour se faire entendre ou pour mériter d'être entendu. Or voilà que la phénoménologie contemporaine s'enlise depuis un certain temps dans ce qui semble être devenu une sorte d'accablante montée aux enchères des déclarations de dépassement ; déclarations doublées d'une corrélative inflation d'instances trans-phénoménologiques prétendant détenir le (douteux) privilège de ce dépassement. La réduction méréologique peut

jouer, dans ce milieu bariolé et parfois grotesque, un inestimable rôle de déblayage pour autant qu'elle est à même de détecter, en *négatif*, des fausses radicalités, faussement articulées à des faux dépassements. Cette détection se fait en négatif car elle apparaît en ce que la réduction méréologique n'arrive plus à se déployer *formellement*, ce qui arrive lorsque le fin milieu de la phénoménalité pure se voit saturé par l'une ou l'autre instance trans-phénoménologique. En fait, ces instances trans-phénoménologiques, fortes d'outrepasser les limites du phénomène, ne font que troubler le fin dessin de ses concrétudes ; concrétudes dont la cohésion ne tient qu'à (et ne tient que *de*) leur concrecence réciproque. Ces proclamations de dépassement invoquant des instances trans-phénoménologiques, loin d'élargir la phénoménalité du phénomène, ne font qu'en entraver la subtile démultiplication.

C'est que la moindre brisure de ce tissu d'absences dont est faite la concrecence fait écran au jeu d'aimantation qui *suspend* ces subtiles limailles que sont les concrétudes phénoménologiques (ou rien que parties) à leur *seule* concrecence. En effet, l'obscur rigueur des concrescences est la raison *exclusive* de leur gravitation réciproque. Dans la mesure où, en fait, cette gravitation est *exclusivement* réciproque, c'est-à-dire *exclusivement* confinée au *seul* circuit de la concrecence, il en résulte une *apesanteur* caractéristique du point de vue non pas de la concrecence *prise en son entier*, mais de *chacune* de ses rien que parties : effet, il s'agit de cette apesanteur caractéristique (ou suspension) à laquelle on reconnaît les concrétudes phénoménologiques. À bien y réfléchir, cette apesanteur n'est que l'effet d'une sorte de convergence réciproque en élévation (*cum-crescere*). La concrecence forme une sorte de convergence d'absences, tout en épaisseur ; le paradoxe de la concrecence étant qu'elle est d'autant plus « solide », d'autant plus sertie et rigoureuse, qu'elle s'appuie sur cet *impossible* (en toute rigueur *ontologique*) appui en quoi (in-)consiste la détresse ontologique de ces quasi-absences que sont les rien que parties ou concrétudes phénoménologiques. Voilà, à vrai dire, ce que nous pensons être le sens profond de ce que la phénoménologie entend par « mise en suspens »¹⁷, et qui reçoit un nouvel éclairage à la lumière de la méréologie. En effet, n'est suspendu ontologiquement que ce qui est *suspendu* à la concrecence ; n'est donc mis en suspens (phénoménologique) que ce qui est pris en concrecence (méréologique).

Un point crucial se présente ici, sur lequel nous bouclerons notre présent propos. En effet, il convient de noter que cette apesanteur des concrétudes phénoménologiques n'a rien d'une *dissémination* ou d'un simple éparpille-

17. Pour un approfondissement de cette approche méréologique de la mise en suspens, voir notre article « Concrescences en souffrance et méréologie de la mise en suspens. Sur les conséquences contre-ontologiques de la réduction méréologique », in *Eikasia* n° 49, mai 2013.

ment. C'est bien plutôt tout le contraire qui a lieu dès lors que cette apesanteur ou mise en suspens tient, justement, à la (suspension à la) concruescence ou prise à partie par la concruescence. S'il y a une démultiplication des concrutesdes en concruescence, c'est précisément *en vertu* de la concruescence et du délestage ontologique qu'elle produit dans chacune des concrutesdes, émaiciées en rien que parties. Le dégrèvement ontologique que la *suspension à la* concruescence implique, amène une fine démultiplication des rien que parties, tout en affichant une rigueur extrême : les rien que parties sont, pour le dire ainsi, l'élément des implications intentionnelles, elles en constituent le plus fiable conducteur.

En tout cas, la concruescence entre les rien que parties est tout sauf arbitraire. Quand bien même elle peut être, certes, absconse à certains registres, elle est pourtant d'une rigueur indéclinable. C'est bien pour cela qu'elle peut, forte de sa rigueur, nous apparaître, par moments, comme sauvage. Et c'est également *cette même* rigueur qui, térébrant les multiples registres architectoniques, explique que l'on puisse élaborer (précisément à l'aune de cette rigueur) tout un système d'ontologies régionales, bien que cela ne soit possible, du moins sous la forme d'ontologies régionales *clairement* délimitées, qu'à des registres architectoniques dérivés et, somme toute, *clairs*. La rigueur de la concruescence, certes obscure à mesure que l'on s'aventure dans les tréfonds de la vie et du monde, se montre, en elle-même, indéfectible, et ce tous registres architectoniques confondus. Elle est indifférente en tant que telle aux variations du clair et de l'obscur, de l'archaïque et du dérivé, indifféremment transversale à la pluralité des registres architectoniques qu'elle traverse ; c'est bien pour cela que la réduction méréologique, dans son déploiement tout formel, peut en faire la pierre de touche fondamentale, et ce malgré la formalité dudit déploiement¹⁸.

18. Ce texte a bénéficié de la lecture sourcilleuse et compétente de Joëlle Mesnil. Qu'elle soit ici très vivement remerciée de sa patience et de sa générosité.